

ROBERT LEVESQUE

## Journal inédit

CARNET XXIII<sup>1</sup>

(5 septembre 1937 — 16 février 1938)

Je viens de relire mon *Joseph* (après dix-huit mois) avec assez de contentement. C'est après l'avoir montré à Martin du Gard, précisément, que je renonçai à poursuivre... Il s'en alarmait dernièrement, craignant de m'avoir découragé.

J'avais tout oublié de ces pages. Je n'y vois pas de rhétorique ; le ton m'en paraît inspiré... Mais cela manque d'action ; je ne savais pas moi-même où je voulais aller.

J'ai pu me relire sans crispation, ce qui est rare quand il s'agit d'une œuvre stylisée...

Entendu ce soir à la T.S.F. le premier acte de *Volpone*. Grand plaisir. Je l'avais lu en 26, à Tréboul, parmi un flot de livres que m'avait prêtés Jean Mamy. Quelle ardeur à dix-sept ans ! J'aimais. J'écrivais à Jouhandeau de longues lettres, directes. Comme j'étais troublé ! Je me souviens de ces ombres rôdant sur les prairies salées, le soir, que je fuyais — et qui m'attiraient... Tout à coup j'écrivis des notes sur Sainte-Anne-de-la-Palud (alors j'étais inspiré) et Jouhandeau m'envoya une lettre à me faire perdre la tête...

*15 novembre.*

Revu les « Maîtres de l'Art indépendant ». La grande découverte pour moi, c'est la puissance de Maillol, son sens décoratif (il est fait pour

---

1. Les cahiers I à XXII et le début du cahier XXIII ont été publiés dans les n<sup>os</sup> 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 101 du BAAG.

le plein air), et la couleur de Matisse ; voilà qui est peint pour la délectation ; ses Odalisques aussi belles que chez Delacroix ou Renoir ne sont qu'harmonie de tons, lumières et belles arabesques.

Visite de Cohen.

Cette semaine à Chambourcy, je veux achever de lire Amiel et de l'annoter. J'aurai ainsi dégagé les grands thèmes et pourrai me fixer des chapitres, des paragraphes. J'achèverai aussi (à Sainte-Geneviève) de lire ses commentateurs. Ainsi je verrai quoi dire sur cet auteur qui m'irrite passablement et qui m'attache, ne serait-ce que par les documents énormes (et encore mal explorés) qu'il nous offre. Il semble presque, à travers ses pages touffues, filandreuses, plonger dans le tissu de sa vie même.

Gide a dit l'autre jour à Paul B. qu'il me croit fait pour la critique. Je ne comprends pas encore ce jugement. Gabilanez, qui est réellement critique et me connaît bien, n'y souscrit pas. Mon travail sur Amiel me mènera peut-être à quelque chose. Il me fera au moins approfondir un caractère (et dans sa complexité, sa contradiction), ce qui est bien utile pour se faire la main.

J'ai relu ce début de roman, *Les Voies de la Providence* (trop de curés !), commencé, sans plan, ce printemps à Moscou. J'éprouve le besoin de l'embrouiller, de l'étoffer, de faire jaillir des personnages, les jetant à droite et à gauche... C'est la lecture de cet extraordinaire *Adolescent* de Dostoïevsky qui me mène à désirer plus d'intensité. Sans doute faudrait-il avoir un plan, mais aussi ne pas hésiter à se lancer, à divaguer... Je lisais tout à l'heure dans Stendhal (à Balzac) : « J'ai fait quelques plans de romans, je ne savais en disconvenir ; mais faire un plan me glace. »

24 novembre.

Soirée avec Abelson (il est né à Pétersbourg mais vint en France aussitôt, la révolution éclatait). Il est content de m'entendre et je suis heureux de lui parler de l'U.R.S.S.. « Pourquoi, me dit-il, n'écrivez-vous pas tout cela ? Vous dites des choses si peu connues et que cependant je sens vraies, car j'ai beaucoup entendu parler de la Russie et des Russes dans ma famille... » (Il est vrai que j'aimerais reprendre un récit commencé jadis à Moscou sur le 1<sup>er</sup> Mai.) Tandis qu'à Montparnasse je causais avec Abelson, je vois passer Vally. « Nous nous reverrons... J'appréhendais de te revoir », me dit-il. Il se sent très orthodoxe (dans le marxisme) et au fond redoute que je piétine ses illusions.

Tard dans la nuit, je rencontre Léopold.

Je vois Gide le dimanche ; me parle d'Étienne L[alou] (le fils du

critique), plein de doutes sur l'avenir — il serait, paraît-il, souhaitable que je lui donne des conseils. Gide me lit un rapport sur ses projets d'enquête en Afrique (sur l'enseignement aux indigènes), qu'il doit présenter au ministre. Ce n'est d'ailleurs qu'une formalité, car on tient fort à l'envoyer en mission. Il me donne le *Rimbaud vivant* que Goffin vient de faire paraître. Il a écrit trois mots à l'auteur : « Parlez ! Enfin... Merci. »

Je dîne chez Henri, puis retrouve Gide à la maison. Il fait quelques parties de cartes en famille. Je le reconduis à pied. Je parle du livre de Portal, *Un protestant*, que j'ai parcouru le jour même chez Léopold. Nous nous entendons pour n'y voir aucune grandeur, un côté repu et satisfait (un côté « pose ta cigarette », dit Gide). Il s'est énergiquement opposé à la publication de ce livre par la N.R.F..

Pour moi, ce qui me choque le plus dans ce livre, c'est le manque de drame, ou plus exactement le manque de personnalité. Nul élan. Je ne souhaite pas un récit tragique, mais du moins rayonnant. Qu'il ne s'agisse pas uniquement de chutes faciles d'un efféminé attiré par la peau. Il y a un côté interchangeable dans les individus dont il parle, une absence de détails, de caractères, qui m'est tout à fait pénible. Manque aussi de sensualité.

Comme je dis à Gide chercher avant tout dans un livre la grandeur, il répond qu'il y en a cependant que nous aimons dont la grandeur est absente. Ceux de Stendhal par exemple. Mais dans la définition que je donne de la grandeur (qui n'est pas nécessairement l'héroïsme), Stendhal y entre, bien au contraire. Ce que je cherche d'abord, c'est la grandeur de l'âme, une certaine hauteur de l'artiste.

Parlons de Martin du Gard qui se dérobe depuis son prix, fuit les journalistes, les photographes... Phobie de voir son visage connu... Maintenant l'épreuve va commencer. Pourra-t-il longtemps encore jouer son jeu secret ? Tactique bien opposée à celle de Gide qui volontairement « s'est brûlé », et au fond peut agir très librement. « Le plus curieux, dis-je, c'est que les gens sont fort au courant de la vie de Martin du Gard, j'en ai maint exemple. — Naturellement, dit Gide, ses cachotteries excitent le public, le font parler, et puis qu'il se figure être partout inconnu lui fait commettre des imprudences. »

Gide me donne une brochure de Thomas Mann qu'il vient de préfacer, et je rentre en rôdant par Montparnasse.

Désireux de prendre une immatriculation à la Sorbonne (pour mon diplôme), je m'étais décidé à passer le lundi à Paris. Bien m'en prit, car je suis tiré du lit par un coup de téléphone de Girard qui m'avait proposé le poste de Bucarest ; il vient de recevoir une réponse. Je vais le voir. Le

Directeur est prêt à vous engager, dit-il, mais vous devez faire telles visites officielles, à Monsieur M. d'abord... Je téléphonai aussitôt à Payart, en ce moment à Paris, de m'introduire au Ministère. Il parle à M., qui doit me recevoir le lendemain. Mais il me semble remarquer dans ce que me dit Payart que M. a fait des objections à ma candidature... Je prévois que le lendemain j'essuierai un refus. Gide, que je vois un instant, me dit que puisqu'on veut bien me recevoir tout n'est pas perdu. « Je vais passer, lui dis-je, une nuit d'angoisse. » En fait, je passai une soirée assez calme, occupé à lire. La vie de Rimbaud, qui vécut si profondément le drame d'être un hors-la-loi par son tempérament (Goffin le prouve), me faisait faire quelques retours sur moi-même : si je rencontre des difficultés au seuil de cet engagement d'où peut dépendre l'avenir, me disais-je, c'est justement à cause de ma nature et de ses conséquences... Enfin je m'endormis, et m'éveillai le matin assez dispos. J'allais cependant vers le Ministère peu rassuré, sentant que j'allais jouer ma carte ; nul examen ne m'avait ému davantage (en fait, jamais les examens ne me troublèrent). Je craignais surtout dans mon entrevue avec M. un côté juge d'instruction. Il n'en fut rien... « Je n'ai pas d'objection à faire contre votre candidature, me dit-il, les recommandations que vous avez (Payart, Paulhan) sont un gage de votre valeur intellectuelle, mais combien de temps avez-vous enseigné jusqu'ici ? Nous avons eu dans cet Institut des professeurs habitués depuis des années à parler devant des centaines de personnes, etc... Mais puisque M. D. veut bien vous accepter, du moins qu'il m'écrive ; l'affaire dépend de lui et de moi ; qu'il me dise les raisons qu'il aurait de vous engager. » Peut-être avait-il en tête quelque candidat... mais du moins Bucarest me donne la préférence (c'est précisément ce qui étonnait M. Vexé, m'a-t-il paru, que l'affaire n'ait point passé par lui). J'écrivis aussitôt au Directeur de Bucarest, et fus voir Paulhan, pour qu'il essaie d'arranger l'affaire au cas où l'Office élève quelques difficultés.

*29 novembre.*

Samedi tantôt, pris des notes à Sainte-Geneviève, puis goûté chez Pons. Acheté sous l'Odéon un livre sur les Balkans, et un Whitman pour Michel. J'étais heureux et jeune ; fouler le quartier de l'Odéon et de Saint-Sulpice, regarder les bouquins et les bibelots m'emplissait de joie. Ma vie d'étudiant flâneur au Quartier Latin renaissait ; je retrouvais le fil de ma ferveur passée... et puis, j'étais émerveillé d'avoir vu, sous l'Odéon, des lycéens lire des vers. Selon l'un d'eux, la poésie de Vigny manquait de musique. Je souris d'abord, puis essayai de comprendre. Il y a peu de vers de Vigny qui soient beaux, mais s'ils le sont c'est suprême-

ment. Je songeai à tels endroits de *La Maison du berger* que j'aurais pu montrer à ces enfants. J'imaginai que ces vers, qu'il eût suffi de lire longuement devant eux, auraient pu résonner longuement dans leur cœur, mais j'eus peur du ridicule. Pourquoi les aînés ne descendent-ils pas davantage de leur Olympe ? Il eût été beau, dans cette occasion, de montrer à ces jeunes gens qu'ils étaient des hommes, ou que des hommes ont comme eux les mêmes émotions... Mais ce qui me retint, ce fut qu'un moment plus tard je devais retrouver chez Gidé un jeune lycéen.

Rue de Sèvres, regardant moins les antiquaires et les libraires, je m'attardai aux chemisiers, aux tailleurs, m'équipant en imagination pour la Roumanie. Enfin, à 6 h, en même temps qu'Étienne L., je sonnai chez Gidé. Le but de cette conjonction était d'envisager l'avenir de ce garçon. Doit-il, oui ou non, entrer à l'École Normale ? Son but principal est d'écrire... mais comme il réussit assez dans ses études, il craint que d'entrer à Normale ne soit la route de la facilité ; quoi qu'il fasse, il est toujours premier ; on prise ses dissertations dans lesquelles, sans peine, il est brillant — et cela lui fait honte. Il a peur de devenir un bel esprit encaserné. Comme d'autre part il est attiré vers le professorat, j'étais prêt à lui conseiller Normale, mais ses objections me firent hésiter ; elles sont solides. Il prévoit que, s'il refuse d'entrer à l'École, ce sera un drame dans sa famille..., mais il n'est pas encore reçu au concours, et la rentrée n'aura lieu que l'année prochaine. À quoi bon s'alarmer ? « Je ne vois pas, lui dis-je, le tragique de la situation. » (Il y a une tension sourde entre son père et lui ; il aspire à l'indépendance, à la libération. Il a peur de ne pas se réaliser, de ne pas faire assez bien, etc. J'ai connu les mêmes états, les mêmes angoisses. Je me revoyais dix ans auparavant, un soir d'hiver, à la Villa Montmorency. Je racontais devant Gidé et Allégret mes difficultés ; je voulais entrer à la Sorbonne, la famille voulait que je fisse du commerce. J'étais tout affolé. Racontant mon drame, je sentais bien qu'il n'était pas si terrible ; je n'étais pas à la rue, on me gardait à la maison, etc. Ce n'était qu'un drame d'atmosphère — et puis aussi le vertige d'être au seuil de la vie.)

J'étais plein de sympathie pour ce garçon assis près de moi, mais je sentais trop le ridicule de notre aréopage ; Gidé assistait à cette consultation, et bientôt Herbart vint s'y joindre. Heureux de le revoir. Nous esquissons quelques souvenirs de Moscou, qu'il faudra reprendre. H. regardait avec beaucoup d'intérêt le jeune L. Il n'est pas sans beauté, surtout quand son visage s'anime. L'étonnant dans ce garçon d'aspect assez robuste, c'est que, champion de sport, il ait lu tous les livres et qu'il soit en proie à l'angoisse métaphysique (à moi seul il le dit, plus tard, ou plutôt je le lui fis dire). Chaos d'idées claires, ce garçon ; intelligent,

renseigné ; plus que je ne l'étais à son âge et qui, par son père, a pu connaître beaucoup de personnages... Du côté de l'esprit, donc, avance extrême et en même temps tous les troubles de l'adolescence et les plus enfantins. Un appétit très grand de vivre, avec l'impression que la vie qu'il mène est morte. (Il ne se doute pas que l'ardente vie intérieure qu'il mène — sans action peut-être — est la plus intense qu'il connaîtra... Vaguement desséché par l'analyse ; il a tous les désirs d'évasion, mais en même temps il sait bien qu'il ne partira pas.) Trop intelligent pour suivre les conseils d'autrui, il est cependant avide de les entendre, par curiosité d'abord et puis par ce doux plaisir que l'on éprouve à son âge à se rendre intéressant. Être pris au sérieux, voir les autres ajouter encore par leurs suggestions à tout ce que les désirs vous présentent... Ma sympathie devient très grande pour cet adolescent (je l'entrevis jadis, quand il avait treize ans, je n'ai rien vu de plus beau). Il n'est qu'un moyen d'aider un tel garçon, c'est de l'aimer, je veux dire de se dévouer à lui, et de lui offrir un exemple.

Le lendemain de cette entrevue, je fus voir Blondel à Sainte-Anne (encore un retour au passé). Je lui parlai de mon diplôme ; il m'écouta peu (c'est un homme d'esprit), mais fut bonhomme...

Comme de toutes parts on veut me faire connaître Étienne L. (lui-même, je pense, le désirant), je fus chez d'autres amis, de nouveau faire sa connaissance. C'était Mlle D., l'amie de Barillaud. Cette fois, je fus beaucoup plus naturel. Des anecdotes me vinrent, des souvenirs... Je prêchais d'exemple. Il a eu des vellétés de couvent. La veille, il m'avait dit dans la rue qu'il n'aimait pas le bonheur, qu'il savait qu'il ne l'aurait jamais et que d'ailleurs il s'en souciait peu. Il me dira aussi (moi qui le prenais pour un séducteur) qu'après ses aventures il a toujours des remords. Quant aux élans de joie, aux périodes lyriques que je connus à son âge, il n'en a rien, mais au contraire de longs marasmes. Lui communiquer une certaine insouciance et l'espoir, c'est ce que je peux faire de mieux — et lui donner le goût de l'aventure... Peur d'être déçu. Crainte particulière à cet âge. On est trop exigeant (on vit dans un rêve) et on n'a pas assez confiance dans le hasard. On est trop sévère, trop difficile pour les hommes, et on ne sait pas encore les aimer tels qu'ils sont. Comme l'esprit d'E. est fort en avance, il comprend très bien ma critique. Il se plaint de manquer d'expérience, d'étouffer dans les livres. Certes, je le comprends ; je me souviens du contrepois que je trouvais jadis à courir sur les quais et dans les carrefours. Je m'asseyais sur tous les bancs où se trouvait un ivrogne, un dormeur... J'aurais beaucoup à lui conter... Mais cette faim d'humanité que pour ma part je satisfaisais, il la reporte sur les livres. Je dévalisais à son âge le cabinet d'Adrienne Monnier ; lui, il se

jette sur les livres que reçoit son père : ce qui est paru cette semaine, déjà il le connaît : les deux derniers Jules Romains, le Proust de Massis, le Rimbaud de Goffin. De plus, il est en train de lire le *Journal* de Maine de Biran, il prépare un exposé sur Blake, le matin il avait fait de la course à pied... Sa vie me paraît pleine, et cependant il se ronge ; il se plaint de manquer d'amis (ses camarades de lycée ne parlent plus que du concours et s'abrutissent...).

#### *Conversation avec Fernandez*

Passé la soirée avec Bordaz et Fernandez, ce dernier arborant un insigne important du Parti Populaire (celui de Doriot). « Nous ne sommes pas des fascistes, me dit-il en m'envoyant une haleine empestée de rhum, mais nous sommes pour une dictature. Il y a tel et tel que je serais heureux de tuer de ma main. Contre le péril communiste tous les moyens sont bons. Nous avons fait un serment. Moi qui suis à la base, je vois ce qui se passe, ainsi je peux vous annoncer la grève générale pour la semaine prochaine. Ce que je reproche au Parti Communiste, c'est de mentir. Staline ne croit plus au socialisme, doctrine impossible ; depuis longtemps, il l'a supprimé chez lui, mais il veut que nous nous fassions tuer, nous, pour cet idéal. Nous ne voulons pas mourir pour rien. Ce qui m'a fait quitter l'Action Française jadis, c'était aussi le côté "pour rien", le sacrifice inutile. Depuis que je suis allé au Parti Socialiste où j'ai passé cinq ans, je suis bien dégoûté de leurs méthodes... Maintenant j'ai trouvé ma voie ; mon Parti me donne toute satisfaction. Nous ne cherchons pas les intellectuels ; nous voulons du courage physique ; nous sommes des militants avant tout. Ne croyez pas, d'ailleurs, que nous obéissions à des mots d'ordre : je n'en ai jamais reçu ; quand nous partons en tournée de propagande, nous sommes libres. Chacun suit son inspiration.

— Je lis vos chroniques de *L'Émancipation nationale*, et vous me permettez de vous dire...

— Je vous en prie...

— Vous me permettez de vous dire que je ne les trouve pas de la qualité de vos chroniques de *La NRF*.

— Laissez-moi rire ; vous ne comprenez rien à la politique. Le public de *La NRF* ne m'intéresse plus. On n'écrit pas pour trois cents lettrés comme pour trois cent mille lecteurs. Il n'est plus temps de s'adresser aux ratiocineurs ; si je n'écris plus à *La NRF*, c'est que je le veux bien. Mais à côté de mon activité politique, j'en garde d'autres, ainsi je viens de faire une étude sur Barrès, dont je n'approuve pas le nationalisme, que je donnerai à la *Revue de Paris*... »

Je n'ai pas dit à Fernandez que dans ses niaises chroniques du P.P.F. il me semblait le voir se mettre à la portée de son public — mais, dans sa

personne même, quelle déchéance ! Certes, jamais il n'a brillé par la distinction, mais aujourd'hui comme il paraît avoir baissé ! (C'est lui qui, au moment de la « conversion » de Gide, regrettait que la démarche de si souple esprit se fit orientée, prévisible.) Aujourd'hui, Fernandez procède par affirmations, par arguments de tribune ; il semble placer le poing avant la raison (lui qui fut un champion du rationalisme). Le sophiste merveilleux qu'il fut, certes capable de défendre toute cause mais en faisant appel à la meilleure dialectique, lui qui comprenait à demi-mot l'interlocuteur et réfutait son argument à peine né, il s'entête dans quelques slogans et vous assène les plus piètres raisons : des gens comme Thomas Mann, il n'en faut plus (le dernier numéro de *L'Émancipation* l'éreinte). « Mann peut m'intéresser jusqu'à un certain point par sa littérature, mais quand il parle de politique, ah ! non, qu'il reste à sa place, qu'il se taise. On a raison de supprimer des gens pareils. À chacun son métier. »

C'est le même Fernandez qui à Pontigny, en 34, défendait la tolérance avec des larmes dans la voix. Aujourd'hui il se proclame matérialiste, il ne croit plus à la personne humaine. Du désintéressement, il n'en voit que dans son parti. « Aussi, dit-il, quel avenir ! nous aurons le pouvoir en 1940 ; l'armée est pour nous ; nous aurons des députés ; j'en serai sans doute. Cela n'ira pas sans une guerre civile, mais cinq cents morts suffiront pour rétablir l'ordre. À ce moment-là nous aurons avec nous les adhérents communistes (ils nous viennent peu à peu), car nous sommes des gens de gauche. Les partis de droite nous font le plus grand tort en voulant nous annexer. Qu'on ne s'y trompe pas, nous ne voulons pas défendre notre porte-monnaie comme les gens du P.S.F. Nous sommes pour les lois sociales, mais nous les aurons faites dans le calme, sans mise en scène révolutionnaire. Les gouvernements de Blum, de Chautemps ont à la fois subi le chantage des Communistes et la pression des Capitalistes. Nous sommes pour une France libre. France, libère-toi ! »

Ai-je assez dit la faiblesse des arguments d'un homme jadis brillant, sa façon de se cramponner à la force et la mauvaise conscience que l'on sentait latente sous toutes ses paroles ? C'est bien pour cela que je lui dis que ses articles me semblaient mauvais ; qu'il ait du moins le témoignage d'un jeune, indépendant, pour lequel il fit, en vain, bien des frais.

L'incohérence des propos chez ce logicien était notoire. Tantôt, selon lui, tous les partis étaient dressés contre le P.P.F., tantôt au contraire, du moins sans le savoir, chacun était pour lui, Bergery, Gide et *tutti quanti*. « Ils sont fascistes sans le savoir » (mais tout à l'heure Fernandez déclarait : Nous ne sommes pas des fascistes)... Il avouait d'ailleurs, à l'instar de Doriot, le plus grand mépris pour l'Italie, à laquelle manque la valeur militaire ; leur révolution n'est qu'un bluff ; « ainsi, on m'a interdit

d'aller faire là-bas une enquête... — Cela, pour dissiper le malentendu, dites-le donc dans votre journal ! (Des raisons d'opportunité que je ne compris pas y font obstacle.) — L'Allemagne, au contraire, où le courage est réel, voilà une nation qui est grande, où l'on fait quelque chose, etc... » (La dernière fois que j'avais vu Fernandez, il trouvait l'hitlérisme absurde ; il y a deux ans de cela...)

La grande affaire du P.P.F. — et cela, Fernandez le disait sans rire (une jeune femme qui l'accompagnait, arrivant de Marseille avec lui, appuyait ses dires), — c'est l'acquisition des gangsters marseillais. La bande de Sabiani. Fernandez vient de voir ces messieurs à l'Amical Bar ; il n'a pas assez de mots pour louer leur beauté, leur jeunesse ; il imite leur accent et s'en gargarise. Voilà des gens sur qui l'on peut compter ; ils ont trois revolvers dans les poches, ils sont tous pourvus de condamnations et ils sont maîtres de la Canebière. Fernandez et son amie racontaient avec enthousiasme une traversée de Marseille à quatre-vingts à l'heure, sous l'œil terrorisé et complice des agents, dans la voiture de Sabiani ; chacun n'avait qu'à se ranger. Sabiani était d'ailleurs suivi par ses hommes de main. Ceux-ci ne le lâchent pas et se feraient tuer pour lui. Dernièrement, Sabiani vint à Paris, à une réunion au Vélodrome d'Hiver. À l'issue, dans la salle, Fernandez qui causait avec Sabiani se voit soudain entouré de sept types dont l'un lui dit : « Ne bouge pas ! » C'étaient des hommes de Sabiani, arrivés en secret de Marseille pour protéger leur chef. Il ignorait qu'il fût suivi. Ces hommes n'ont aucune confiance dans la police parisienne.

À Saint-Germain, musée municipal : un excellent Jérôme Bosch : *Le Charlatan*.

Au château, musée des Antiquités nationales. Grand plaisir à voir les pierres taillées, les outils d'os déjà agrémentés de dessins ; émotion de voir la pensée de l'homme donnant forme à la matière.

6 décembre.

Le 4, dîné avec Gide.

Nous essayons en vain d'avoir de la place au théâtre Pigalle, où l'on donne *Pierre Ier* (film russe). Les gens qui font la queue avec nous me paraissent patibulaires...

Rôtons dans le Palais Berlitz. Je rencontre le duc de T. (assez réticent ; il doit être à Paris avec des vues politiques). Il fait un temps de chien ; Gide rentre assez tôt.

Le 5, visite, le matin, à Houang dans un pauvre meublé, rue Mouffetard. Causons de philo et de la Chine. Wahl serait de plus en plus lunati-

que (assez d'éloignement à le voir).

En montant l'escalier de ce meublé aux portes branlantes, il me venait tout plein de souvenirs...

Après le déjeuner, Étienne L. vient à la maison. J'avais reçu de lui une bonne lettre, un peu contournée mais riche de sentiments. Nous allons chez Fernande D., où nous finissons l'après-midi. Beaucoup causé pour Étienne (et avec lui), mais rien dit d'intime. Il vient de nouveau me revoir. Nous faisons en ce moment l'apprentissage l'un de l'autre.

Fernande D. m'entraîne dîner chez une amie où je dois retrouver Barrillaud. « N'ayez pas de gêne, me dit-elle, cette dame est très accueillante », etc. J'imaginai une sorte de bourgeoise assez lettrée et tenant table ouverte. Ce fut plus étonnant. Dans une chambre modeste, nous trouvons une petite bossue, le regard allumé, qui nous fait fête. Elle s'excuse de la simplicité du repas, du manque d'assiettes, etc. Mais que de cordialité ! Il y a un piano, des livres, des tableaux. Elle étudie la musique, à cinquante ans, lit Proust, etc. Cela n'aurait rien d'étrange si cette femme n'avait tout appris par elle-même après une carrière aventureuse à la Gorki. Elle a plaisir à entendre les jeunes gens parler d'art, de voyage, et sait placer son mot. Elle ne craint pas les garçons qui ont certains goûts, aussi peut-on tout dire devant elle ; on sent qu'elle a plaisir à parler d'amour, — et que sur ce sujet elle ne manque pas d'expérience. Dans la chambre qu'elle habitait l'an passé, dit-on, où l'atmosphère était mystérieuse, le lit caché dans une alcôve, les soirées finissaient lumière éteinte ; il semblait qu'elle eût versé des philtres aux visiteurs. On a plus de tenue dans cette chambre plus banale, mais cette femme jouit d'un sex-appeal spirituel qui vous dévergonde. Elle vous lit dans les mains, elle vous entoure de bonté maternelle et vous pousse à l'aventure... Elle intéresserait Michel. Elle veut que nous lui amenions Étienne ; soirée inouïe pour ce garçon, pour qui tout est nouveau.

(Popo — cette femme — a vécu à Bucarest où, comme bien je le pense, les aventures vous pleuvent, torrentielles.)

8 décembre.

Visité, avec Alain, la Malmaison. Le *Bonaparte* d'Isabey. *Bonaparte à Marengo*, deux grenadiers près de lui (Gros). *Bonaparte passant les Alpes* (David). *Ossian recevant les guerriers* (Girodet). Masque funèbre de Napoléon, nombreux objets personnels, quelques beaux meubles de style Empire (des frères Jacob). Le salon de musique, la bibliothèque...

Dans la chambre de Joséphine, le gardien montre un petit secrétaire, « bonheur du jour » de l'Impératrice, ainsi nommé, dit-il, parce qu'elle l'appelait « mon bonheur du jour ».

Non point rongé par l'impatience, mais plutôt abattu. Peu de goût au travail, je laisse en panne un article ébauché, coup d'œil sur Moscou, et un plan de mon diplôme que Blondel m'a demandé ; de roman, n'en parlons pas. Je n'ai pas l'art de toujours agir (ou travailler), de remplir les vides... Il est vrai qu'en ce moment la roue est en train de tourner et que le numéro d'où dépendrait l'avenir reste trop incertain.

Quand je devais aller à Rome, je ne reçus confirmation du proviseur qu'à la dernière minute ; avant Moscou, je traversai quatre mois d'attente ; pour Bucarest, après deux mois, j'apprends enfin que tout tient à un fil, et c'est à lui que je suis suspendu.

9 décembre.

Je vis dans la torpeur. Je supporte avec résignation le désir, mais il me supprime. Toute la journée, une basse constante me parle de voyage et m'obsède ; rien d'autre ne me paraît enviable, et j'en subis l'attente... J'ai certes de l'entraînement à supporter le sort, à temporiser. Aussi, nul éclat. Mais je n'en pense pas moins : je veux dire que dans ma santé même je sens l'effet de l'incertitude ; je me réveille brisé, l'après-midi je m'endors, entre temps j'ai peu d'esprit et aucun goût au travail. Je me réfugie dans l'inertie ; tout me paraît vain, hormis une seule chose (quelle imprudence !).

Il est vrai que j'entrevois trop de bonheur. La santé éclatante que j'avais à Moscou et cet été en Italie, je sens bien qu'elle pourra renaître ; je suis seulement en veilleuse. Et puis, le centre de l'Europe : que de portes ouvertes ! *Je me vois en Grèce*, déjà... Et seulement en Roumanie, que de paysages, que de races ! J'y retrouverai des Russes et des Italiens ; j'y connaîtrai des Magyars. Une femme, à Pontigny, m'a montré des photos de bergers, vêtus de peaux, tout débraillés...

En dehors du plaisir et de la curiosité, il s'agirait de donner sa mesure. Préparer des cours de littérature décevant et se faire écouter, car obtenir le poste serait bien, mais il faudrait le garder. Bien que je ne me prenne guère au sérieux, je devine qu'aussitôt accepté je ne serais plus tout à fait le même. Il faudrait renoncer à la frivolité : donner de son meilleur à ce métier ; prendre soudain une écorce sociale. Mais comme celle-ci me sortirait peu de mes préoccupations (les lettres) et me forcerait à me préciser sur leur compte, mon travail personnel pourrait y gagner. Je trouverais dans ce métier aussi un certain poids. Je sais le danger de l'argent, d'une carrière... Mais ce que je veux, c'est vivre, et j'ai remarqué bien souvent que je vis plus intensément quand je suis un peu riche. (Fatalité, peut-être ; du moins l'argent ne m'intéresse que pour le donner.) Autre chose, ce rêve d'avoir une société (à Bucarest, on s'arrache les Français),

je pourrais le réaliser et un moment cela m'amuserait...

J'imagine aussi la vie de célibataire que je mènerais, logé dans l'Institut. J'aurais des soirs entiers où je serais à moi-même, comme à Moscou, où je travaillerais. L'indépendance la plus grande et un froid sec me donnent envie d'écrire... ou bien de longues heures que je passe en tête à tête avec moi-même m'échauffent peu à peu. (Ici, mes heures sont morcelées, le climat humide m'abrutit, je n'arrive à rien aligner.) (Je rirai bien si je relis ces pages en Roumanie...)

*13 décembre.*

Visite à Sachs (chez qui je trouve avec surprise Abelson devenu son secrétaire).

Visite de Gabilanez. Je l'emmène chez Fernande D., où nous trouvons Barillaud et Étienne. Celui-ci, déjà transfiguré par la joie de se sentir des amis. Le soir, tous (moins Gabilanez) nous allons dîner chez Paupau. J'étais heureux de sentir la surprise d'Étienne et de jouir de son épanouissement. Autour de la petite table (on but beaucoup de vin), on peut tout dire. Étienne, malgré la maturité de ses pensées, se montrait plein de gaminerie, et parfois de timidité. Il me rendait habilement mes pointes. Aucun de nous n'est libre dans la semaine (alors que lui, il l'est souvent) ; il trouva qu'il serait long d'attendre huit jours pour nous revoir. C'est la lune de miel de l'amitié... mais nous avons fait, tous deux, des projets pour Noël.

*16 décembre.*

Goûté des moments de joie à agencer un parallèle entre Amiel et Maine de Biran. Le travail fait venir les idées (sur presque tous les sujets). Rien encore pour la Roumanie ; le travail, après la torpeur, me sort de l'impatience.

*20 décembre.*

Froid sec ; neige. Cela me ragailardit ; je viens d'écrire une lettre à Étienne en m'amusant beaucoup. Il m'avait prié hier, à Paris, de lui écrire : « J'ai tant de plaisir, rien qu'à voir votre écriture ». Je n'avais absolument rien à lui dire, et justement, sur ce thème, badinai...

L'*Anthologie de la poésie française* de Gide. Ronsard, les *Hymnes*.

Passé une partie de l'après-midi chez Gide. Pendant qu'il fait la sieste, je regarde l'*Anthologie de la poésie française* qu'il prépare ; le choix, la préface, les commentaires, tout montre que ce travail est fait avec amour. La grande découverte, ce seront les hymnes de Ronsard. Gide est outré du jugement de Sainte-Beuve les déclarant illisibles. « Cela me confirme, dit-il, dans mon idée que Sainte-Beuve était un esprit mé-

diocre. On dit d'habitude : il n'a pas su apprécier ses contemporains, mais sur les Anciens, quel jugement ! Eh bien non ! il a rabaissé Ronsard ; les morceaux choisis qu'il en donne sont effroyables ; il le rabaïsse à n'être qu'un Anacréon. Il n'a pas su voir que dans la poésie française le vrai Grec, le grand Dionysiaque avant Hugo, c'est Ronsard. » Gide me montre un in-folio venu de la bibliothèque d'Heredia, qui est la deuxième édition de Ronsard, celle dite *des portraits*, avec les commentaires de Muret. Pour ce qui est des *Hymnes*, il veut comparer les éditions, car les plus anciens textes lui paraissent parfois meilleurs. Au moment de le quitter, je songe que l'an dernier il s'est occupé au Quai d'Orsay de dresser un catalogue littéraire pour les bibliothèques de l'étranger. Cela dépendait de M., dont mon poste en Roumanie dépend aussi... « Que ne l'as-tu dit plus tôt, s'écrie Gide. J'irai voir M. J'en aurai le prétexte dans deux jours. À ce moment mon voyage en Afrique (subventionné ou non, cela doit être voté par le Sénat) sera décidé, et je verrai M. en lui disant : J'aimerais avant de partir savoir où en est l'affaire de Levesque... Je n'aurai pas l'air de faire pression ; je ne viendrai que pour me renseigner et au besoin donner mon avis. »

Vu ensuite chez Fernande D. Étienne et Barillaud. Bu du thé au jasmin. Étienne, toujours plus charmant, je me sens en verve près de lui et plein d'anecdotes. Gide a manifesté le désir de le voir le jour même ; je l'accompagne rue Vaneau, jusqu'à la porte.

*Paris, 31 décembre.*

Vacances de Noël.

Michel à Paris pour trois jours. Je l'emmène au hammam, à la Mosquée. Plaisir de lui offrir des sensations nouvelles. Visite à Marx. Bucarest est pourvu..., mais on fera l'impossible en octobre pour me caser à l'étranger. Soirée avec Michel dans un club où l'on joue des films d'avant-guerre. Réveillon en famille.

Courte visite à Gide le jour de Noël au matin ; Herbart aime mes notes sur la Volga, trouve qu'elles donnent une vue nouvelle sur la Russie.

Visite avec Michel à Bernard, toujours obsédé... Vu avec lui, au cinéma, *Pierre I<sup>er</sup>*, bon film soviétique (enfin !), manifestement stalinien. Des documentaires sur les musées de Leningrad et de Moscou.

Emmené Jacques et Maman au cinéma du Panthéon ; mauvais Fred Astaire.

Offre d'un poste à Saint-Gervais, école de montagne (un peu préventorium) confortable, assez bien payé. J'aimerais que ça marche.

Visite à Léopold. Il connaît tout le monde... En ce moment je suis très sage. Soirée avec Gabilanez à l'Athénée ; voyons du Giraudoux :

*L'Impromptu de Paris et La Guerre de Troie n'aura pas lieu.* Beaucoup de style et d'esprit ; point trop de *concelli* ; on peut suivre le texte ; du moins nous le suivions avec plaisir ; le public était un peu lent.

Déjeuné avec l'abbé Montchanin, Houang, Mathieu <sup>1</sup> et sa fiancée. Je parle à l'abbé de Moscou. Pas d'explication avec Mathieu, mais il voit bien que je suis toujours le même ; sa fiancée et lui, quand ils sont à Paris, peuvent à peine se séparer de moi. J'entre avec l'abbé dans la boutique surréaliste de la rue de Seine ; stupeur de ces messieurs, fou-rire d'une femme.

Noël, après dîner, m'emmène chez Pierre Jean Jouve ; soirée exquise ; du premier coup je suis à mon aise et je donne mon plein, parlant de la Russie etc. Il faudrait décrire Jouve et sa femme. J'ai, en tout cas, saisi que je pouvais être de leurs amis.

Étienne Lalou, de la campagne, vient à Paris passer une après-midi avec moi. Je l'emmène faire des courses. Je le conduis ensuite au petit hôtel qu'habite Mathieu. Aussitôt la sympathie est réciproque ; nous divaguons avec plaisir. Je sens qu'Étienne a un nouvel ami, lui qui en est si affamé. Nous allons prendre le thé ; Étienne, en le quittant, demande à Mathieu de lui écrire ; il tient à recevoir des lettres... Mathieu et Jeanne dînent à la maison, puis m'emmènent avec Jacques au cinéma voir *Capitaines courageux*.

(*La fin de ce Carnet XXIII au prochain numéro.*)

---

1. Pierre Emmanuel.

## Lectures gidiennes

André GIDE, *Le Grincheux*. [Texte inédit présenté par Claude Martin.]  
Fontfroide : Fata Morgana, 1993, un vol. br., 17 x 11 cm, 32 + 8 pp. (tirage  
lim. à 300 ex.).

L'œuvre de Gide est ainsi faite — et c'est ainsi qu'elle fait notre admiration — qu'en chacune de ses parties elle semble tout entière résumée, et que pourtant chacune d'elles constitue une étape qui la distingue des autres et fait de l'ensemble un organisme vivant, un monde en progression. Ce *Grincheux* en est une parfaite illustration et, à ce titre au moins, il est un chef-d'œuvre.

Texte bref, mais non point fragment, il possède toutes les caractéristiques qui permettent de le définir comme exemplairement gidien, à tel point d'ailleurs que cela devient suspect, et que, comme dans le personnage d'Édouard, il faut sans doute voir dans ce *Grincheux* un avatar ironique de son créateur. Cet homme cultivé (il cite l'allemand et le latin) qui s'enrhume facilement, épris d'exactitude mais parfois oublieux, méfiant à l'égard de l'univers théâtral comme de la religion cultivée par sa femme, et qui jette sur son entourage un regard impitoyablement lucide, ressemble beaucoup plus à Gide lui-même qu'à aucune autres de ses créatures. Robert, dans *L'École des Femmes*, est un peu son cousin, mais en plus jovial ; le *Grincheux* est un nouvel Alceste, ce personnage justement où Molière s'était peint pour essayer de s'en détacher. Et tout comme Alceste, à la fin, se montre assez jésuite pour tenter de garder Célimène, notre *Grincheux* se donne les gants de la charité pour récupérer la maîtresse de son ami. Édouard aussi récupère Laura, mais avec moins d'entrain...

Il n'y a pas seulement des thèmes communs qui se croisent, des figures qui circulent — cet ami Molle, curieux d'inventions nouvelles, rappelle un peu le « grand ami Hubert » de *Paludes* ; l'arbre de Noël apprêté par l'épouse du *Grincheux* évoque celui de la tante Plantier, dans *La Porte étroite*, et le *Grincheux* lui-même, dans son besoin de s'isoler du cercle familial, fait penser au pasteur Vedel des *Faux-Monnayeurs* — ou encore une problématique qu'on retrouve au cœur de tous les récits gidiens, en particulier de ceux qui sont écrits à la première personne, celle de la sincérité ; problématique que Claude Martin éclaire justement, dans sa présentation, par l'évocation de ce passage du *Journal des Faux-Mon-*

nayeurs où est défini « l'esprit faux », « celui qui ment avec sincérité ».

Il y a encore une composition très particulière, qui confère à ce récit de vingt-cinq pages un air de famille commun aux autres « grands » récits gidiens, au point qu'il en pourrait apparaître comme une nouvelle forme de mise en abyme. Coupé en deux parties, il présente deux visages distincts du Grincheux :

Le premier est franchement antipathique, c'est celui d'un aigri systématique, un Tityre acharné à convaincre les hommes qu'ils sont malheureux, et s'indignant lorsqu'ils n'en sont pas conscients ; mais alors que le narrateur de *Paludes* possédait une certaine naïveté amusante, notre Grincheux manifeste un esprit systématique qui le fait jeter sur sa famille un regard d'entomologiste et qui, plus généralement, le rend assez inhumain.

Dans la deuxième partie, ce portrait change sensiblement, par simple modification d'éclairage : le narrateur ne raisonne plus sur l'insupportable bonheur des siens, ils les montre en action, la mère à ses dévotions, les enfants à leurs gentillesse conventionnelles, la mère encore, patronne égoïste et hautaine (on retrouve ce mélange de bigoterie et d'insensibilité dans Mélanie, la femme du pasteur Vedel) ; et l'on comprend mieux, alors, son dégoût et sa solitude, au point que celle-ci en paraît presque pathétique.

Ce principe des éclairages contrastés, des portraits en diptyques, préside à la création gidienne dans son ensemble, de *L'Immoraliste* à *L'École des Femmes*. Déjà Michel, devant ses amis rassemblés, se présentait tour à tour comme un héros et comme un criminel. Mais l'habileté de Gide consistait à présenter cette narration comme suspecte, plaidoyer *pro domo* destiné à impliquer les amis dans ce drame, et à faire d'eux les agents de la rédemption de Michel... Le récit équilibré se double d'un mécanisme secret qui permet au narrateur de préserver sa liberté, de continuer, ailleurs, une vie différente... Débarrassé de Marceline, Michel récupère Ali ; débarrassé de Fleurissoire, Lafcadio récupère Geneviève ; débarrassé de Laura, puis de Boris, Édouard récupère Olivier, puis Caloub ; débarrassé de son ami Molle, le Grincheux récupère la maîtresse de celui-ci, et l'on devine que sa générosité ne sera pas désintéressée.

Et l'enchaînement diabolique qui fait d'Édouard l'un des agents de la mort de Boris, nous le voyons ici à l'œuvre de façon presque caricaturale : c'est parce que le Grincheux a oublié d'envoyer la lettre fixant le rendez-vous que Molle s'est trouvé chez lui au moment où son appareil de chauffage a éclaté. Le plus admirable est que nous n'apprenons cette circonstance qu'à la fin du récit, récit qui ne s'est développé qu'à partir du rendez-vous manqué ; de sorte que tout ce texte apparaît comme une boucle qui revient à son point de départ, mais qui, loin de s'annuler, se complète ; ce qui suscitait l'accès de misanthropie de notre narrateur se révèle être une négligence meurtrière de sa part. Au moment où nous allions le trouver presque sympathique, il retrouve sa liberté par le dévoilement d'un cynisme imprévu.

Ce texte est donc double de deux façons complémentaires : horizontalement, il développe deux tableaux successifs qui pourraient faire de cet Alceste un personnage presque sympathique. Verticalement, ce récit comporte une anecdote qui nous invite à le considérer à distance, et son narrateur avec méfiance, et à suppo-

ser que l'auteur lui-même n'y est pas entièrement impliqué.

Un indice peut nous mettre sur la voie d'une interprétation : le style même de ce récit, remarquable par sa netteté, sa concision toute classique, qui fait parler le Grincheux comme un moraliste du Grand Siècle. On ne peut recopier ici ces phrases qui semblent un pastiche de La Rochefoucauld, c'est au lecteur de les déguster, mais en sentant justement le pastiche, la légère pointe qui, malgré leur apparence impeccable, les pousse vers l'aphorisme ridicule. Le Grincheux serait comme un La Rochefoucauld systématique qui, s'étant fait sa religion à propos des hommes, serait devenu une sorte de fanatique du scepticisme désenchanté. Cette attitude, précisément, Gide la condamnait dans ses *Feuillets* de 1918, en tenant le moraliste classique pour responsable de celle-ci :

Le jour où La Rochefoucauld s'avisa de ramener et réduire aux incitations de l'amour-propre les mouvements de notre cœur, je doute s'il fit tant preuve d'une perspicacité singulière, ou plutôt s'il n'arrêta pas l'effort d'une plus indiscrète investigation. Une fois la formule trouvée, l'on s'y tint et, durant deux siècles et plus, on vécut avec cette explication. Le psychologue parut le plus averti, qui se montrait le plus sceptique et qui, devant les gestes les plus nobles, les plus exténuants, savait le mieux dénoncer le ressort secret de l'égoïsme. Grâce à quoi tout ce qu'il y a de contradictoire dans l'âme humaine lui échappe. (*Journal 1889-1939*, p. 661).

Mais trois ans plus tard, alors qu'il est plongé dans la préparation des *Faux-Monnayeurs*, Gide se ravise :

30 septembre [1921]. — Je relis le livre des *Maximes* avec une admiration des plus vives. Il me paraît que la position que je tâchais de prendre à l'égard de La Rochefoucauld ne saurait être maintenue sans injustice. Mon premier tort était de tenter d'assimiler ce qu'il appelle l'amour-propre, à l'égoïsme. Malgré tout, les maximes ayant trait à l'amour-propre sont de moindre intérêt que celles qui ne se rattachent à aucune théorie, à aucune thèse, et dont certains sont de la pénétration la plus singulière. (p. 698)

Or, de manière explicite ou non, La Rochefoucauld est peut-être l'auteur auquel *Les Faux-Monnayeurs* font le plus référence. Deux de ses maximes y sont mises en épigraphe ; on trouve cité le portrait de La Rochefoucauld par lui-même, et Édouard déclare qu'il ne voyage jamais sans le livre des *Maximes*. Plus généralement, ce roman s'organise un peu comme l'illustration de la seconde position de Gide : si la maxime fonctionne d'abord comme un instrument efficace pour démasquer certains masques, ceux de Passavant, d'Armand ou même de Bernard, elle s'avère insuffisante ou dangereuse lorsqu'on prétend en faire une théorie universelle. Édouard refuse de généraliser à partir d'une maxime qu'il vient de citer, parce que « nos auteurs classiques sont riches de toutes les interprétations qu'ils permettent. Leur précision est d'autant plus admirable qu'elle ne se prétend pas exclusive. » (*Romans, récits...*, Pléiade, p. 1100). Et tandis qu'Olivier révèle d'inattendus replis de son âme, Bernard apprend peu à peu qu'on ne peut juger personne, pas même un juge...

Autrement dit, les choses se passent comme si notre Grincheux était chargé d'illustrer l'erreur que Gide a failli commettre en accordant à la prétendue misanthropie de La Rochefoucauld un caractère trop systématique, et, en l'attribuant à un personnage assez dérisoire, de montrer quel intérêt la mauvaise foi peut trouver dans ce terrorisme moral. Quand le moraliste écrit : « Les hommes ne vi-

vraient pas longtemps en société s'ils n'étaient les dupes les uns des autres », le Grincheux affirme de son côté que tout le monde triche, mais pour en faire un absolu et aussitôt s'en excepter :

Chaque preuve que l'homme me fournit à neuf de son abjection me ravit. [...] Mais que l'un vienne à manquer à cette règle, échappe à cette loi de non-fiabilité, je suis déçu. Oui, le moindre acte de droiture, de conscience, de respect de la parole donnée, me gêne à l'égal d'une tricherie. Et moi-même, en me montrant toujours fidèle à n'importe quel engagement, je me fais l'effet d'un tricheur. (pp. 8-9).

Ne croit-on pas entendre Strouvillou qui, livrant à Passavant sa haine de l'humanité, déclare : « Dans un monde où chacun triche, c'est l'homme vrai qui fait figure de charlatan. » (Pléiade, p. 1198).

Aussi systématique que Strouvillou, le Grincheux se découvre aussi faux, dans la satisfaction qu'il tire de cette haine ; mais il est beaucoup moins redoutable, et s'apparente davantage à l'autre misanthrope des *Faux-Monnayeurs*, le père La Pérouse. Comme lui, il a horreur du théâtre ; comme lui, il vit en ennemi de sa femme, à laquelle il reproche la même vision déformée du monde. La Pérouse affirme à Édouard : « Vous savez que les images du dehors arrivent renversées dans notre cerveau, où un appareil nerveux les redresse. Eh bien, madame de La Pérouse, elle, n'a pas d'appareil rectificateur. Chez elle, tout reste à l'envers. » (p. 1061). Et le Grincheux note pour son compte : « Je sais que la représentation que je me forme du monde extérieur est beaucoup plus exacte, plus conforme à la réalité, que la leur. » (p. 13).

De la sorte, Gide ne précise pas seulement le bon usage des *Maximes*, il condamne plus encore les apprentis La Rochefoucauld, réussissant ce miracle d'équilibre de confirmer la validité d'une pensée en montrant qu'elle vaut surtout par ses possibles prolongements.

Cela dit, ce Grincheux est un personnage tout à fait original, créé peut-être en marge des *Faux-Monnayeurs*, mais qui ne s'y laisse pas dissoudre ; s'inscrivant dans l'entreprise d'élucidation et de libération de l'homme que Gide mena toute sa vie sans faiblir, ce bref récit est, par ses formules ciselées et retorses, beaucoup plus qu'une ébauche, un bijou achevé. Et c'est peut-être à lui que Gide pensait encore lorsqu'il notait, en 1931 :

« La Rochefoucauld eût été sans doute bien malavisé, en délayant en romans ses *Maximes*. [...] J'aime à sentir chez un auteur la richesse intérieure et non exploitée, et qui ne fasse qu'effleurer dans les rares propos qu'il nous livre. » (*Journal*, p. 1019).

PIERRE MASSON.

Sigrid GÄTJENS, *Die Umdeutung biblischer und antiker Stoffe im dramatischen Werk von André Gide. Studien zu Saül und Bethsabé, Perséphone und Edipe*. Hamburg : Hamburger Romanistische Dissertationen, vol. n° 24, 1993, 260 pp.

On ne peut qu'être étonné à la lecture du titre de la thèse, qui promet de mettre à jour les lois de la transposition de thèmes bibliques et antiques dans l'œuvre

dramatique de Gide en partant de quatre pièces uniquement. Pourquoi renoncer d'emblée au *Roi Candaulé*, par exemple, qu'on retrouve chez Hebbel, La Fontaine et Théophile Gautier ? N'est-ce pas s'exposer à se voir reprocher des réponses simplistes ou incomplètes ? D'autre part, ne trouverait-on pas des principes de transposition équivalents entre la parabole de saint Luc et *Le Retour de l'Enfant prodigue*, les limites entre l'écriture du traité et celle du drame n'étant pas actives à ce niveau ? D'ailleurs la subtile différence entre drame et présentation dialoguée invoquée p. 3 pour ne pas avoir à prendre cette œuvre en considération ne convainc pas, d'autant plus que l'auteur, dans le prolongement d'*Œdipe*, se penche également (à juste titre) sur une œuvre en prose, *Thésée*.

On regrettera certaines lacunes d'ordre bibliographique qui concernent en premier lieu *Perséphone*. Les rapports entre Narcisse et Perséphone avaient déjà été présentés par Alain Goulet dans un article paru dans *Le Plaisir de l'intertexte* (éd. par R. Theis et H. T. Siepe, Frankfurt/Main, Bern, New York : Peter Lang, 1986, p. 201). Il est tout aussi dommage qu'il ait été fait peu mention de l'édition critique de *Perséphone / Proserpine* présentée par Patrick Pollard et parue à Lyon en 1977, car déjà on y trouvait certains indices sur les thèmes chrétiens de la souffrance, du don de soi et de la résurrection, thèmes que l'auteur présente comme caractéristiques du travail de poétisation. Les obligations chronologiques font que Mme Gätjens n'a pu avoir recours aux deux tomes publiés par Jean Claude sur le théâtre gidien en 1992, dont elle avoue avoir eu vent par le numéro du *Magazine littéraire* de janvier 1993 dédié à Gide.

La méthode retenue se définit en trois étapes : à partir d'un long regard sur les textes anciens, l'auteur en étudie l'intérêt pour Gide ainsi que les principes de leur transposition ; l'apport gidien est ensuite mesuré aux œuvres littéraires existantes (Voltaire, Goethe, Lamartine, Chénier, Zweig) pour mieux juger du talent de Gide. La dernière étape propose une interprétation détaillée de l'œuvre en question pour mettre à jour les nostalgies humaines et l'actualité des textes gidiens qui réveillent une résonance personnelle chez le lecteur moderne ; cette étape est avec certitude la plus riche. La démarche présente plusieurs inconvénients : les résumés se révèlent redondants, la juxtaposition des quatre œuvres analysées chaque fois suivant la même méthode et les mêmes buts entraîne des redites inutiles ou des renvois astreignants au chapitre précédent lorsque l'allusion l'impose.

Ces nombreuses réserves d'ordre méthodologique ne doivent pas affecter les mérites de l'ouvrage : le travail sur les textes, l'étude de la psychologie des personnages, les comparaisons avec les documents originaux entraînent le lecteur sur de nouvelles pistes de réflexion ; l'auteur dispose d'une formation philosophique qui lui permet de ne pas s'en tenir qu'aux remarques d'ordre littéraire.

Pour que son adaptation soit crédible, Gide, comme le montre Mme Gätjens à grands renforts d'exemples pris dans les quatre œuvres, doit respecter les données de l'original aussi bien au niveau de l'action que sur le plan de l'expression. Car le spectateur / le lecteur ne doit pas perdre de vue qu'il s'agit d'un texte ancien que Gide utilise pour traduire sa propre enquête dans un contexte moderne.

*Saül* traite la difficile prise de conscience de l'homosexualité et de la réaction

personnelle face aux désirs dont nous savons depuis les *Nourritures* qu'ils favorisent l'affirmation de l'individualité. Cette quête de soi expose Saül à son secret. Mais, prisonnier de sa fierté, puis de son orgueil, Saül se voit confronté à Dieu et aux hommes.

Gide garde les personnages de l'original, mais il motive leur interaction et leurs actes de façon plus humaine : il amplifie l'amour de David pour Jonathan afin de justifier la jalousie débordante de Saül. Ce faisant, il peut s'écarter de l'aspect politique que suggère la Bible comme source de son dérèglement. C'est en s'orientant sur le style biblique, ses métaphores et ses symboles que Gide traduit l'état de ravage et de dévastation dans lequel se trouve l'âme de Saül. L'étude synoptique de la Bible de Louis Segond utilisée par Gide et du texte de son drame rend le travail poétique de Gide transparent.

Dans *Bethsabé* — chez Gide, orthographe masculine ; dans la Bible de Jérusalem, le nom de l'héroïne se termine en « ée » —, il est question de l'autoportrait érotique de Gide qui affronte le problème de celui qui est la proie de ses fantasmes (Gätjens, p. 124). Si Dieu se tait, c'est qu'en fait il se cache derrière les désirs charnels de David, car c'est par les sens qu'il se révèle. La colombe, symbole traditionnel de l'Esprit Saint, sert ici à rendre tangible les désirs de David. Le défi de cette identification blasphématoire entre le divin et l'humain détermine le charme esthétique du texte gidien.

On retrouve dans *Bethsabé* — les parallèles avec *Les Nourritures terrestres* sont fréquents — la morale du renoncement : c'est au pauvre Urie qu'il revient de donner à David une leçon de bonheur alors que David dans sa richesse matérielle reste insatisfait, ce qu'il ne possède pas ne peut que souligner sa pauvreté intérieure ; David se sait condamné à errer de désir en désir, aucun ne pouvant exaucer cette quête du bonheur.

Mme Gätjens démontre que dans ces deux pièces, qui ont en commun leur origine sacrée, Gide procède par désacralisation des textes chrétiens, auxquels il reste fidèle grâce à son utilisation de l'expression biblique.

Inversement, les pièces d'origine mythologique s'enrichissent de thèmes chrétiens. Dans *Perséphone*, Gide rompt avec le temps cyclique des anciens et son idée de l'éternel retour pour introduire le thème de l'évolution et de la responsabilité, du poète comme du scientifique. Dans *Œdipe*, l'homme est au centre de la création, c'est lui, existentialiste avant la lettre, qui est responsable de ses actes devant lui-même et la société. Œdipe se crève les yeux non seulement par conscience de sa faute, mais aussi par esprit d'affirmation de son autonomie face aux Dieux et à leurs représentants. Gide en profite pour réfléchir sur l'enfant naturel, un thème qu'il reprendra avec Bernard dans *Les Faux-Monnayeurs*. La comparaison avec Sophocle, Corneille et Voltaire démontre l'originalité du projet gidien.

Au terme de cette présentation, il faut admettre que cette thèse, qui restera incontournable pour qui veut accéder à la genèse des drames de Gide, aurait gagné à être plus axée sur la mise en œuvre du désir, de la quête de l'identité au sein des quatre pièces plutôt qu'en la limitant à une étude déconcentrée.

On comprend mieux que Gide, être de dialogue et disposant d'une culture

classique hors du commun, ne pouvait que trouver plaisir à se pencher sur son moi en se servant des masques que lui livrent la Bible, Homère et Ovide, en rationalisant les thèmes choisis. Mme Gätjens a prouvé que le défi de Gide était de rester proche tout en s'éloignant de l'original, défi que Gide a su relever en traitant de façon abstraite des questions personnelles. C'est en se dépersonnalisant que Gide atteint une connaissance moins anecdotique et par là plus universelle de son univers intérieur qui porte en soi « la forme entière de l'humaine condition ».

JEAN LEFEBVRE.

Sarah AUSSEIL, *Madeleine Gide, ou De quel amour blessée*. Paris : Robert Laffont, coll. « Elle était une fois », 1993. Un vol. br., 21,5 x 13,5 cm, 324 pp. + 16 pp. ill. h.-t., ach. d'impr. août 1993, 129 F (ISBN 2-221-06415-1).

*NDLR.* — Un long « compte rendu », suivi de deux notes : certains jugeront que c'est beaucoup, que c'est trop pour un livre dont la grande presse a déjà fait justice (« Rienn'est à retenir » de cette « biographie ratée », écrivait José Cabanis dans *Le Figaro littéraire* du 1<sup>er</sup> octobre). Il nous a pourtant paru indispensable de faire le point de façon détaillée sur un ouvrage publié par un éditeur de grande diffusion et qui, seule biographie de Madeleine Gide à ce jour et s'inscrivant naturellement à ce titre dans les bibliographies, fait courir trop de risques...

Il n'est pas question de départager des torts, mais de veiller à ce que, par manie romanesque, on ne fasse pas d'André et de Madeleine Gide un couple tragique, qu'on ne range pas indûment Madeleine parmi les insignes victimes de l'amour trahi.

Jean SCHLUMBERGER  
(*Madeleine et André Gide*, p. 12)

Madeleine Gide voulait rester dans l'ombre, se tenir à l'écart et à l'abri des éclats d'une célébrité gênante. C'est raté. La voici aujourd'hui à la devanture des libraires au rayon des biographies — et heureusement pas au rayon des études littéraires, place à laquelle ce livre ne saurait prétendre. Gide le lui avait prédit : « Tu n'échapperas pas à l'histoire <sup>1</sup>. » À l'histoire, probablement pas ; le livre n'a de toute façon rien d'historique. Mais on aurait souhaité que soit épargné à la mémoire de Madeleine Gide cette évocation pour le moins douteuse, qui ne mérite même pas le nom de « biographie romancée » que lui donne dans son compte rendu José Cabanis ; genre que, comme lui, « on croyait disparu ». Hélas ! Inutile de préciser que les gidiens n'y apprendront rien ; les amateurs de ce genre de roman non plus : on trouve beaucoup mieux et infiniment moins cher dans la collection « Harlequin » ou dans les pages de *Nous Deux*.

Ça commence, toute révérence gardée, comme du sous-Duras : « Une maison esseulée et qui pleure [...]. Elle retire sa main du carreau [...]. Avec un frotte-

1. Schlumberger, *op. cit.*, p. 9.

ment, la porte s'est ouverte. Elle ne se retourne pas, mais elle sait qu'ils sont là [...] » (p. 11). Le ton prétendument littéraire est donné. Nous allons avoir droit à plus de trois cents pages de cette eau sucrée pullulante de détails et de situations parfaitement inventés.

L'ensemble est traité au présent avec force dialogues et accumulation de petits faits quotidiens pour donner l'illusion de vie et de véracité, une idée de « comme si on y était ». On nous décrit même les rêves de Madeleine ! Par le biais de la fiction, S. Ausseil a tenté de recréer la vie à Cuverville mais son Cuverville ne respire pas car elle n'a pas de souffle. À cause de son manque d'éducation et de culture, à cause d'une pensée et d'un esprit dont l'étroitesse fait frémir, son évocation n'est pas crédible un seul instant. Le ton général des propos et la nature des gestes restent tout superficiels, les dialogues à pleurer d'ennui avec des choix de mots et de notations d'une bêtise pétrifiante. Absence de crédibilité confirmée à tout moment par une chronologie plus que fantaisiste, aussi bien pour ce qui touche à l'histoire en général qu'à l'histoire de la famille Rondeaux en particulier. Le lecteur ne peut se fier à ce ramassis d'invéraisemblances traité avec une « dimension psychologique » dont la naïveté atteint des profondeurs insondables. Grâce à tant de défauts qu'on ne pensait pas pouvoir trouver réunis en une seule personne, l'auteur donne de Cuverville et de ses occupants, d'André et de Madeleine Gide, un portrait complètement méconnaissable.

[...] je prends en horreur [...] le revêtement poétique mielleux, poisseux...

André GIDE (*Journal 1889-1939*, p. 685).

Pour ce qui est du style, il n'y a pas à barguigner, nous avons le choix entre deux options : soit le style « eau de rose » des romans-photos ou de la collection « Harlequin », soit le style « troubadour », l'un et l'autre copieusement émaillés de contresens, de pléonasmes, de barbarismes et autres fautes de français..

Pour le premier, nous n'en voulons pour exemple que la description de Mathilde, la mère de Madeleine : « *Peu d'hommes pouvaient résister à l'éclat sombre et mouillé de son regard, ou à la façon exquise qu'elle avait de baisser ses paupières, roses et bombées comme un pétale.* » (pp. 13-4). Ah ! et celui-ci encore, qui suffira : « *Le débarcadère de bois frémit, tremblant sous la poussée du vent et du courant. [...] Il ne reste plus que le flux puissant et lustré du chenal.* » (p. 59).

Pour le deuxième, nous ne résistons pas à citer ces deux perles « hénaurmes » qui auraient fait rugir de rire l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* : « *Tandis que vèpres tintent à l'église du village* » (p. 41) ; « *Elle ramasse au bûcher quelques rondins.* » (p. 64). N'est-ce pas édifiant ? Chacun des chapitres s'ouvre ainsi, sur des notations de ce type, pour « créer un climat ». Mais une fois ce « revêtement poétique mielleux » ôté, la nudité prend des proportions de néant.

Entonnant l'air de *J'irai revoir ma Normandie*, S. Ausseil tente d'évoquer la couleur locale de cette région au tournant du siècle. Notre auteur n'a malheureusement pas la moindre notion de ce qu'elle entreprend. Elle ignore tout de la Normandie et de la campagne en général.

Ainsi, dès la première page du livre avons-nous droit à un « *crachin* [qui]

*ruisselle à grosses gouttes* » (p. 11). Voilà une propriété bien étrange pour décrire tout ce que tout le monde sait être une « pluie très fine, persistante » (*Larousse encyclopédique*), tellement caractéristique du climat normand. Elle écrit qu'on met le « le lin à rouiller » (p. 220) quand il s'agit de « rouir ». Autre ineptie, « Madeleine a interdit aux fermiers d'élever leurs meules dans les terres situées devant les jardins arrière et avant, pour ne pas offusquer la vue des châtelains... Elles sont dissimulées dès leur confection, dans des granges et des greniers » (pp. 147-8). Nous parlions de « perles », nous voilà au collier et ne cachons pas notre joie : l'idée d'un fermier cherchant à monter une meule au grenier a entretenu notre hilarité pendant plusieurs jours car l'exploit mériterait d'être enregistré au livre des records. Pourquoi invente-t-elle des domestiques de comédie ne pouvant s'adresser à Madeleine qu'avec force « *Même Gide* » quand de toute évidence le personnel de Cuverville disait tout simplement « Madame » ou « Monsieur » en parlant aux maîtres, comme dans toutes les maisons bourgeoises du temps ? et plus souvent « Gille » que « Gide » en parlant d'eux, soit dit en passant (v. par ex. *Journal 1939-1949*, p. 1146). Personnel qui ne disait pas non plus « Mamzelle » (p. 94) en parlant aux petites, mais tout bonnement « Mademoiselle » comme le rappelle Marie-Hélène Dasté dans son trop court article de souvenirs, émue de se sentir emportée par un « gentil valet de chambre ganté de blanc <sup>1</sup> ». Sous prétexte de faire couleur locale, S. Ausseil introduit un pseudopatois, lequel, au lieu de créer un climat de vérité, renforce l'impression d'une Normandie de pacotille.

Il est un autre refrain qu'on ne peut s'empêcher d'évoquer. C'est celui de *Ah ! Mon beau château !* qui illustre bien, tant il revient souvent, la pensée étroite dont nous parlions plus haut. S. Ausseil nous offre du « château » de Cuverville une vision tout droit sortie des imageries d'Epinal. Avant tout, un château doit posséder une *poterne* : « la poterne d'entrée » (p. 24), « dans l'encadrement de la poterne » (p. 90), mot magique qu'elle répète à satiété. Le hic, c'est que, étant donnée l'époque de la construction, il n'y a jamais eu de poterne à Cuverville. Maïène Copeau connaît bien Cuverville et parle tout naturellement de « barrière », plus conforme à la réalité. Puisque l'auteur nous affirme avoir eu l'honneur des lieux par la propriétaire actuelle (p. 322), il est permis de douter qu'elle ait une notion précise du sens de « poterne ». Qu'importe ! Sans doute suffit-il que le mot sonne joli. Pour un peu, amourachée qu'elle est du style « troubadour », elle nous aurait collé à Cuverville échauguettes, barbicanes et mâchicoulis.

La poterne ouvre en effet (pardon pour le jeu de mots) un champ lexical plus que fourni articulé autour du thème du « château », mot qui revient un nombre incalculable de fois. Autour de ce mot-clé gravitent ceux de « mur d'enceinte », « domaine », « parc » ; on parle de « sa terre », « ses fermes », « ses fermiers », et même, à un niveau métaphorique qu'on sentait venir, de « forteresse ». N'est-il pas jusqu'à la « petite mairie <sup>2</sup> » de Cuverville sur laquelle rejaille cette gran-

1. Marie-Hélène Dasté, « En vacances à Cuverville », BAAG n° 50, p. 223.

2. Anne-Marie Drouin, « Cuverville », BAAG n° 49, p. 113.

deur, puisqu'elle est derechef transformée en « Hôtel de Ville » (p. 203), ce qui est franchement risible. À l'aide d'un vocabulaire similaire, les neveux de Madeleine, Dominique et Jacques, sont dotés non pas de « fiancées » comme tout un chacun, mais de « *promises* ».

La description intérieure de la maison suit le même ordre d'idées : « *grand escalier* », « *énorme cheminée* ». Tout est « *seigneurial* » et aucune fois S. Ausseil ne nous parle du mobilier sans systématiquement utiliser une adjectivation plus que lassante : le salon est « *Louis XV* », avec des « *boiseries Louis XV* », les fauteuils sont « *Voltaire* », les chaises en « *gracieux Louis XV* », les commodes « *Empire* ». Les habitants transportent même avec eux ce revêtement royal : la cheminée devant laquelle Madeleine se chauffe, à Arcachon, se trouve être « *Régence* » et il y a jusqu'à sa sœur Valentine qui prend des « *poses très Louis XIV* » (p. 62). Pour un peu, tous les Capétiens y passaient pêle-mêle. Elle ne nous parle de la vaisselle « *Louis-Philippe* » qu'en précisant lourdement « *crystal de Baccarat* », « *porcelaine de Limoges* », théières « *en argent* », couverts « *aux manches d'ivoire* », le tout emplissant « *des placards entiers* », l'idée de surabondance et de richesse étant accolée à celle de « *seigneurial* ». Les inventaires (Arch. A.-M. Drouin) cependant montrent assez que les descriptions de S. Ausseil sont souvent fantaisistes. Elle s'empli la bouche d'adjectifs ronflants sans y avoir été voir de bien près, ni même de très loin. Les déplacements ne se font qu'en « *victoria* », mot qu'on retrouve jusqu'à trois fois par page ! Madeleine Gide, pour sa part, disait simplement « *la voiture qui nous emmenait à Étretat*<sup>1</sup> ». Et elle n'écrivait pas ces mots d'une écriture « *angulaire* » comme le dit S. Ausseil (pp. 210 et 308, donc pas par inadvertance) — qui décidément ne connaît pas le français — mais bien « *anguleuse*<sup>2</sup> » et « *fine*<sup>3</sup> ». Quant à la cloche « *sévère* » (p. 284), puisque S. Ausseil la fait revenir elle aussi abondamment, elle ne cesse d'être activée comme pour donner des coups de semonce alors qu'elle annonçait au contraire des moments de délices très attendus : « Et lorsque tout le monde, à l'appel de la cloche, se réunira pour le petit-déjeuner, le parfum de l'encaustique se mêle déjà au parfum des roses entrant par la fenêtre ouverte, et à l'odeur des tartines grillées, empilées et maintenues tièdes sous une serviette pliée<sup>4</sup>. » On est bien loin du Cuverville « *austère* » de S. Ausseil (p. 17).

À cause de ce délire d'adjectivation, S. Ausseil donne de la vie à Cuverville une image complètement faussée. Tout éblouie et égarée par ces splendeurs qu'elle croit faire revivre, elle donne une importance démesurée à un quotidien où les habitants évoluaient au contraire avec naturel et simplicité. Là où il aurait fallu parler de bien-être et de confort, de tendresse et de complicité, il ne ressort qu'une surcharge pompeuse qui, dépassant l'écoeurement, donne la nausée.

En tant que « *châtelaine* » soucieuse d'« *antique[s] idée[s] seigneuriale[s]* »

1. Légende, de l'écriture de Madeleine, de la photo de ladite voiture (coll. A.-M. Drouin).

2. Claude Martin, « Souvenir de Madeleine Gide », BAAG n° 35, p. 5 : « l'écriture bien connue, large, anguleuse et régulière ».

3. Marie-Hélène Dasté, art. cité, p. 224 : « sa fine écriture ».

4. *Ibid.*, p. 225.

(p. 147), Madeleine appartient évidemment à une « lignée », avec « ancêtres » et « ascendants ». On trouve même, p. 16, « de quelle race elle chasse ». Et une châtelaine sans particule ? Fi ! Quelle horreur ! Et S. Ausseil de nous rappeler que les trisaïeul et bisaïeul de Madeleine Rondeaux étaient respectivement appelés « Rondeaux de Sétry » et « Rondeaux de Montbray ». Faut-il rappeler qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la particule suivie d'un nom de terre n'était bien souvent qu'un moyen assez simple de distinguer les différentes branches d'une même famille ? Le premier, pour sa part, doit son second patronyme de « Sétry » à un fief briard « dont lui fit présent son grand-oncle maternel, Pierre-Martin de la Guette » ; le second son titre à un « petit domaine [...] dépendant des possessions [...] de son père <sup>1</sup> ». Et quoi qu'il en soit, on sait que les descendants n'ont jamais entériné la particule, ni dans les écrits ni dans l'usage, n'y attachant visiblement aucune importance. S. Ausseil, elle, au contraire, s'en gargarise. Elle se trompe aussi grossièrement lorsqu'elle écrit que les Rondeaux appartiennent à « une vieille souche de réformés » (p. 21) ou sont « d'une ascendance de notables protestants ». Rien n'est plus faux et « notables protestants » est déjà une antinomie pour ce qui concerne l'Ancien Régime. En fait, les Rondeaux sont issus non pas d'une « vieille souche » mais d'un obscur épicier <sup>2</sup> illettré et n'ont pu faire fortune et devenir de « gros bourgeois <sup>3</sup> » au cours des générations que justement parce qu'ils étaient catholiques et peut-être aussi parce qu'ils étaient francs-maçons. On rappellera au passage que « Rondeaux de Montbray » n'était pas surnommé « Cœur sans fard » comme l'écrivit sottement S. Ausseil, mais qu'il appartenait à une loge nommée « Les Cœurs sans fard <sup>4</sup> », ce qui n'est pas précisément la même chose. S. Ausseil reprend une erreur perpétuée par bien des biographes, que corrigeait pourtant Pierre Le Verdier dès 1928 dans son livre sur la famille Rondeaux et après lui d'autres érudits (Delay, Martin) dont S. Ausseil n'a peut-être pas cru bon de tenir compte. La famille était au contraire <sup>5</sup> « très catholique et n'avait cessé de l'être » jusqu'à ce que le Rondeaux de Montbray en question (l'arrière-grand-père de Madeleine, ce qui n'est donc pas si lointain) épouse le rejeton féminin d'une vaste famille normande, celle-ci effectivement de « vieille souche » protestante. Enfin pour tout ce qui touche au « sang normand », n'oublions pas que si Madeleine est bien normande par son père, les proches ascendants de sa mère nous propulsent en Franche-Comté, en Suisse et même en Angleterre <sup>6</sup>. Mais la généalogie n'est pas le fort de S. Ausseil. Elle se contente de reproduire sans jamais vérifier. Ainsi donne-t-elle à Tancrède Gide un père nommé Théophile lequel s'était « chargé

1 P[ierre] L[e] V[erdier], *Une famille de haute bourgeoisie rouennaise. Histoire de la famille Rondeaux* (Rouen : Cagniard, Léon Gy, Albert Lainé, 1928, réimpr. 1988), pp. 105 et 140.

2 *Ibid.*, p. 10.

3 Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. I, p. 41.

4 *Ibid.*, p. 39.

5 Le Verdier, *op. cit.*, p. 5.

6 Nous remercions Mme Anne-Marie Drouin pour les éléments de généalogie qu'elle a bien voulu nous fournir.

de négocier l'achat du temple communal » (p. 21), phrase tout droit sortie de Delay (p. 56) : « il [Théophile] avait négocié [...] l'achat d'un temple ». Mais Delay est mal renseigné : Tancrède (le grand-père d'André) n'est pas le fils de Théophile mais bien celui de son frère Jean-Pierre<sup>1</sup>. Le risque du « pompage », c'est de perpétuer des erreurs, et c'est ainsi qu'on écrit l'histoire...

Tenons-nous-le pour dit : Madeleine est avant tout une « châtelaine » terriblement obsédée par son « rôle de châtelaine », son « devoir de châtelaine » qui donne des « oboles de châtelaines », reçoit des « hommages » et prélève des « dîmes ». On nage en plein Moyen-Âge. On croit rêver à cette évocation de « la Dame de Cuverville » (sic ! p. 293 : il n'y a pas plus féodal). À qui fera-t-on croire que Madeleine était à ce point engoncée dans ce « rôle de châtelaine » ? Châtelaine bien superficielle aussi : on nous la montre sylphide frivole et baguenaudant au milieu des fleurs : « Aujourd'hui, elle ne veut que des tiges élancées » (p. 24), occupée à surveiller le « repiquage des salades » et « la récolte des haricots verts » (p. 38) ou encore ménagère confirmée, toute à la confection « des tartes, des confitures, des compotes » (p. 20), de menus, « tâche qui l'absorbe complètement » (p. 123) ou d'ouvrages de tapisserie (p. 192). On sait qu'une propreté méticuleuse régnait à Cuverville mais dans ce livre, Madeleine devient complètement intoxiquée du torchon quand « elle regarde machinalement le bout de ses doigts [pour s'assurer qu'il n'y a pas] le moindre grain de poussière » (p. 23). S. Ausseil n'a aucune notion de la vie quotidienne d'une famille de la bonne bourgeoisie du temps et dès lors, son évocation de Cuverville ne tient pas : il est inconcevable que Madeleine se rende au potager pour choisir les légumes — il y avait pour cela un jardinier qui apportait dans un panier la récolte du jour — ou qu'elle se lève pour mettre elle-même son couvert (p. 12) — les bonnes la regardaient, peut-être, pendant le service ? Épatée uniquement par les richesses du mobilier qu'elle a notées à saturation, S. Ausseil a failli à nous faire sentir le climat, l'atmosphère du « château ».

La châtelaine futile n'est heureusement pas sans culture puisqu'il y a à Cuverville une « bibliothèque très select » (sic ! p. 209 ; on voit que le style de S. Ausseil n'échappe pas non plus à la vulgarité) où se trouvent « même », nous précise-t-on, en dehors de « Stevenson, Scott et Cooper », « Dickens [...] Flaubert et Dostoïevski » (p. 210). C'est « surtout » qu'il aurait fallu naturellement écrire. Serait-ce que pour notre auteur une femme lisant Flaubert ou Dostoïevski soit un fait extraordinaire ? Et d'ajouter : « elle a noirci [...] les passages osés » ce qui nous laisse pantois. C'est vraiment nous faire croire que Madeleine était non seulement un bas-bleu mais aussi prude à l'excès. Fuyant l'indécence, elle serait même allée jusqu'à « colle[r un] morceau de taffetas gommé [...] au beau milieu de [l]a glorieuse anatomie » de Mazeppa représenté « ligoté, nu, sur un cheval au galop » « sur [un] superbe tableau » (p. 158). Il lui aurait fallu aussi recouvrir toutes les « formes féminines aussi opulentes que peu vêtues » qui parsemaient la

1 Ceci est attesté par l'acte de mariage de Tancrède Gide, daté du 7 mai 1831 (renseignement A.-M. Drouin). [L'erreur signalée ici figure malheureusement aussi dans *La Maturité d'André Gide* de Claude Martin, p. 542. NDLR.]

« toile de Nantes <sup>1</sup> » — et pas « toile de Jouy » (p. 150) — qui recouvrait « les murs » de « la salle à manger <sup>2</sup> ». Madeleine Gide revue et corrigée par S. Ausseil, ce n'est pas seulement une fiction, c'est une véritable caricature.

Il est un autre château qui nous intéresse. Il s'agit de celui de La Roque-Baignard. Si S. Ausseil a visité Cuverville, on peut se demander, à la lecture du passage suivant, si elle a seulement vu La Roque : « *La demeure de tante Juliette, héritée d'Édouard Rondeaux son père, n'a rien de commun avec le tracé simple de Cuverville : c'est un assemblage chaotique de bâtiments rectilignes, flanqués de tourelles dépareillées, composant une sorte d'arc de cercle dont on aurait brisé les courbes. Le tout en pierre grise. Autour des douves où plonger l'été, et, au-delà, une campagne boisée, semée de vergers.* » (p. 49, les mots soulignés le sont par nous). Outre qu'un « arc de cercle dont on aurait brisé les courbes » nous paraît plutôt sibyllin, qui reconnaîtrait là le manoir qu'ont chanté Gide ou Schlumberger ? On sait que le château fut construit en 1577 <sup>3</sup> en pierres et briques dont la couleur dominante n'est certainement pas le gris, mais le rose, couleur qui contribue tant à son charme.

S'il y eut des ajouts ou des modifications, l'ensemble, qui est un « polygone irrégulier <sup>4</sup> » n'a rien de « chaotique » mais dégage au contraire une poésie irrésistible à laquelle tous les amis de Gide ont été sensibles. Rappelons le mot de Jacques-Émile Blanche : « C'est la plus délicieuse chose que j'ai vue en Normandie » (Lettre de Blanche à Gide, 14 sept. 1901), et, pour contrebalancer la description de S. Ausseil, voici celle de Robert Mallet dans sa préface à la *Correspondance* Gide-Jammes (p. 19) : « Le Château de la Roque-Baignard se niche au fond d'une vallée boisée. C'est une *harmonieuse construction* [souligné par nous] [...]. Malgré son absence de prétention, il a assez fière allure avec sa poterne <sup>5</sup> de brique et pierre, son manteau de glycine et les douves larges et profondes qui flètent sa *symétrie* » [souligné par nous].

On laissera au lecteur le soin de choisir le point de vue qui lui sied — le nôtre, n'est-ce pas, est assez clair — mais si nous avons pris soin de citer le paragraphe *in extenso*, c'est qu'il est révélateur de la pensée de S. Ausseil. Si l'on retient que La Roque est l'héritage d'André tandis que Cuverville est celui de Madeleine, on voit, dans cette appréciation controuvée du château se dessiner l'axe du livre, le parti pris de l'auteur tout au long de son roman.

Cuverville, côté Madeleine, est « carré » (p. 19), d'un « tracé simple » (p. 49), forme un « rectangle parfait » (p. 113). Tout n'y respire qu'ordre et harmonie et douceur familiale. La Roque, côté André, mérite les adjectifs « gris », « chaotique », « dépareillé », « brisé ». C'est l'Enfer opposé à l'Éden. Voilà un

1. Laquelle était intitulée « Le Char de l'Aurore » (Manufacture Petitpierre & Cie, vers 1785-89) et était *en papier* (échantillon chez Mme A.-M. Drouin).

2. A.-M. Drouin, art. cité, p. 117.

3. Pour plus de précisions sur le site, v. A. de Caumont, *Statistiques monumentales du Calvados* (Caen : Hardel, 1859, réimpr. Caen : Floch, 1967), t. IV, pp. 168 sqq.

4. *Ibid.*

5. Là, au moins, c'est vrai ! Mallet, lui, sait de quoi il parle.

manichéisme bien simpliste mais qui est, dans livre de S. Ausseil, constant. Quand il se trouve qu'une scène d'harmonie ait lieu à La Roque : « Nous sortions quand la maison dormait encore. L'herbe était lourde de rosée... nous avançons la main dans la main, ou moi la précédant de quelques pas, quand la sente était trop étroite <sup>1</sup> » (p. 18), eh bien c'est très simple : S. Ausseil déplace cette citation — d'ailleurs comme presque toutes estropiée, par un procédé qui lui est familier — pour l'introduire dans une évocation de... Cuverville. Toujours Cuverville, encore Cuverville, comme s'il existait entre les deux châteaux un rapport de force. « Il [Gide] le [Cuverville] préfère dix fois à la propriété de sa mère, à La Roque » va même jusqu'à écrire S. Ausseil (p. 124). Il y a là une grosse exagération, car c'est oublier que Gide avait rêvé faire de La Roque un vrai cénacle littéraire normand où se seraient retrouvés ses amis. Il l'a vendue, certes, pour des raisons de gestion — deux châteaux, c'est lourd à porter — mais certainement pas sans regret : « [...] quant à regretter La Roque, croyez bien que je le fais un peu chaque jour ; nul pays ne m'a plus étroitement enveloppé <sup>2</sup> ».

Le monde de Gide est à ce point « chaotique » que, à Cuverville, il déforme l'architecture : « Il a fini dans deux petites pièces tout au bout d'un couloir coudé. Il faut courber l'échine pour franchir la porte d'un vestibule » (p. 115, c'est nous qui soulignons). Encore une fois, S. Ausseil a-t-elle vraiment vu Cuverville ? (Ou prend-elle que les fenêtres du deuxième étage sont comme de « rondes lucarnes en hublots » (p. 151) quand elles sont carrées, ou bien que celles du « premier étage » se situent « au-dessus du fronton triangulaire » (p. 36) quand au contraire ce fronton, en quelque sorte, les chapeaute ?) Même si Gide avait « le génie de l'inconfort et de l'installation <sup>3</sup> », les dimensions de ce que Martin du Gard a plus justement appelé « une sorte de petit appartement » dont le bureau était « une grande pièce aux belles boiseries d'un vert très doux <sup>4</sup> », ne formaient pas un ensemble « tarabiscoté » (p. 115) et restent on ne peut plus confortables. S. Ausseil loge Gide dans un trou à rat à l'aide du vocabulaire du « tortueux » dont elle lui octroie la spécificité.

Gide a souvent insisté sur les deux côtés présents en lui et la célèbre apostrophe à Barrès est devenue une scie : « Né à Paris, d'un père uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m'enracine <sup>5</sup> ? ». Même s'il admet que « Gide ait été enclin à exagérer leurs contrastes », Delay (*op. cit.*, t. I, p. 132) surenchérit néanmoins. Au côté Uzès, « le charme, la gaieté, la tolérance, la culture intellectuelle », au côté normand de Juliette, « une gravité un peu lourde, l'austérité, l'autorité, le culte de la morale » (p. 72) dont Madeleine est un peu présentée comme l'héritière (pp. 291-4). S. Ausseil plonge à pieds joints, équipée de sa psychologie de roman-photo, dans ce schéma facile : Gide se voit

1. *Si le grain ne meurt*, in *Journal 1939-1949*, pp. 496-7.

2. Gide-Blanche, *Correspondance*, p. 108.

3. Roger Martin du Gard, *Journal*, t. II (Paris : Gallimard, 1993), p. 356.

4. Dominique Drouin, « 1904-1914 », *Hommage à André Gide (La NRF, nov. 1951)*, p. 169. C'est nous qui soulignons.

5. *Prétextes* (Paris : Mercure de France, 1963), p. 29.

dépossédé de son côté Rondeaux, grâce à une défiguration de La Roque, pour n'être plus que « côté Paris » ou « côté Biskra » (p. 235), tout ce qui est « vie sulfureuse » (p. 281), tandis qu'à Madeleine échoit une quasi sainteté : châtelaine mythique, « minuscule et immaculée » (p. 91) qui, du haut de son « mètre cinquante » (on nous le repète pas moins de six fois — pourquoi pas une naine, pendant qu'elle y est ? — Madeleine mesurait en fait au moins 1 m 62 <sup>1</sup> !), affronte un fou furieux (p. 220) et d'un regard de douceur le ramène au calme. Si l'épisode en soi n'est pas faux, S. Ausseil nous transpose au féminin le combat de David et Goliath !

S. Ausseil a une vision trop simpliste des choses, séparant nettement les « bons » des « méchants » comme si l'un agissait toujours au profit ou au détriment de l'autre. Elle renchérit de manière exponentielle sur la formule complaisante — et tellement littéraire — de Gide : « C'était le ciel, que mon insatiable enfer épousait <sup>2</sup> », mais Dieu sait si, avec Gide, rien n'est si simple.

On serait en droit, il me semble, d'intenter un procès aux faux citeurs. [...] Certainement ce défaut d'exactitude, un défaut de sensibilité le précède, ou d'intelligence.

André GIDE (*Journal 1889-1939*, p. 1206).

Tous ces défauts, S. Ausseil les cumule : *jamais* elle ne cite correctement. On peut y voir une grande désinvolture à l'égard des textes et des personnes, et/ou ignorance. Prenons La Fontaine :

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore <sup>3</sup>

devient, au mépris de la rime : « *Il vous faut purger, ma commère* » (p. 127). De même, la célèbre apostrophe de Cicéron à Catilina : « Quo usque, tandem, Catilina, abutere patientia nostra » est incompréhensiblement réduite à « *Usque abutere, Catilina, patientia nostra* » (p. 110). S. Ausseil — agrégée de lettres, s'il vous plaît ; craignons pour ses élèves — s'est amusée à placer ces « déclamations » dans la bouche de Gide. On sait combien Gide était pointilleux. Le moindre respect eût été de le faire citer correctement car lui n'aurait pas infligé aux textes d'aussi fatales blessures (même Hugo et Valéry subissent au passage de belles éraflures). Et nous montrer Madeleine « hilare », « étranglée de rire » (pp. 110-1) en de telles situations n'a pas de sens commun. Il lui arrive même d'être à ce point « secouée de rire » qu'elle « salue brusquement, le front contre la nappe » (p. 251). C'est lui prêter des allures de pocharde !

La citation mutilée est un des moyens préférés de S. Ausseil pour défigurer le personnage de Madeleine Gide de manière à conforter l'image qu'elle veut en donner. Prenons par exemple le moment où Madeleine reçoit la première édition des *Cahiers d'André Walter* : « *Les souvenirs communs qu'elle retrouve au fil de*

1 Ce qui se déduit aisément de ses robes que nous avons pu voir portées (coll. A.-M. Drouin).

2 *Si le grain ne meurt*, éd. citée, p. 613.

3 La Fontaine, *Fables*, VI, 10.

la lecture la plongent dans le désarroi et l'indignation. Elle explose : « Tu n'avais pas le droit ! Il y a trop de choses à nous là-dedans ! » [...] Pour Madeleine, profondément blessée et choquée, « ce premier essai, si plein de promesses du point de vue de l'Art, est une faute devant la convenance ». » (pp. 54-55, souligné par nous). Or voici ce qu'écrivait en réalité Madeleine, ce 5 novembre 1891 dans son *Journal* : « J'ai relu plusieurs pages avec un charme mélancolique et profond. [...] Tout est nous et à nous là dedans [...]. Cependant, André, tu n'avais pas le droit de les écrire... Et ce premier essai — si plein de promesses du point de vue de l'Art — est une faute devant la Conscience. » (Schlumberger, *op. cit.* Souligné par nous). Déjà il faut noter la différence de style : « Il y a trop de choses à nous là-dedans ! » est quelconque. C'est du S. Ausseil. De « Tout est nous et à nous là dedans » émane une mélancolique émotion. C'est du Madeleine Gide qui n'« explose » pas mais au contraire se replie pudiquement, et tristement sur elle-même. Plus grave est la substitution du mot « convenance » à celui de « Conscience » qui montre bien que l'auteur n'a pas compris la douleur de Madeleine à ce moment-là. Elle n'est pas « profondément blessée et choquée » (p. 55) à cause de la « convenance » comme si à ses yeux ne comptait que le qu'en-dira-t-on, le souci de sa réputation de châtelaine protestante et austère. C'est bien de « Conscience » qu'il s'agit, avec la majuscule, et c'est à celle du jeune Gide que le mot renvoie, l'invitant à un examen, à une réflexion profonde sur la pertinence et l'inélégance de son geste.

Malgré ses réticences devant ce livre trop personnel, on sait que Madeleine l'a pourtant aimé, comme le rappelle Claude Martin dans sa préface à son édition des *Cahiers* (Gallimard, 1986, p. 15) : « Madeleine lira le livre, et l'aimera ». Aurait-elle d'ailleurs prié André « d'envoyer à tante Claire les *Cahiers d'A.W.* » (Schlumberger, *op. cit.*, p. 61), si sa peur de l'inconvenance avait été si grande ? On peut reprendre tout le passage du *Journal* de Madeleine tel que l'a publié un ancien BAAG, car cela montre assez bien que S. Ausseil ne connaît de ce texte que les fragments qu'en avait en son temps donnés Schlumberger : « J'ai lu *Alain*, et j'ai écrit à André une lettre qu'il ne recevra pas, mais je ne pouvais taire complètement mon émotion, ma joie, ma fierté de sœur. Et pendant ces dix jours j'ai vécu dans l'obsession constante du passé, et aussi d'une coupable imagination d'un chimérique avenir<sup>1</sup>. » Voilà qui contrebalance sérieusement la thèse de S. Ausseil selon qui Madeleine aurait systématiquement dénigré les livres d'André et ce dès le premier. « Le Traité du Narcisse [...] l'irrite comme tout ce qui vient de lui et qu'elle n'approuve pas » (p. 86). Schlumberger est plus modéré : « Elle y analyse finement les qualités du style, sa musicalité, bien qu'elle proteste contre certaines préciosités » (*op. cit.*, p. 70) et d'une manière générale, fort de sa conviction d'« une adhésion littéraire [...] parfaite » entre les deux époux, il note : « Elle les lit [les livres de Gide] et les relit avec admiration » (p. 170).

Mais sait-elle seulement ce qu'est *Les Cahiers d'André Walter* ? Qu'il nous soit permis d'en douter quand nous lisons ceci : « Lorsqu'elle reçoit les volumes

1. « Le Journal de Madeleine », BAAG n° 35, p. 11.

*chinés de la première édition qu'André lui a réservés [...] »* (p. 54, souligné par nous). On sait que dans la première édition des *Cahiers* chez Didier-Perrin, il n'y avait qu'un seul exemplaire sur Chine<sup>1</sup> (et non pas « chiné » : ça, c'est pour la laine des pull-overs), mais S. Ausseil, trompée probablement par le pluriel, doit penser que *Cahiers* signifie « petits fascicules ». De Gide, a-t-elle seulement lu *Si le grain ne meurt* puisqu'elle nous dit que Gide n'y a eu que souci de « liquider [...] son passé normand [...] tous les souvenirs errant sous ce cèdre, dans le jardin arrière [...] du côté de la porte étroite » (p. 124). Mais *Si le grain*, nous le savons tous, c'est bien autre chose que quelques souvenirs de Cuverville. C'est Uzès, La Roque, Paris... C'est tout le « côté Gide » dont nous parlions plus haut qui est sérieusement occulté.

Si S. Ausseil a lu Gide, elle l'a cité de travers, comme elle a déjà déformé Schlumberger et mal cité Madeleine. Gide écrit : « Mon amie lisait de sont côté l'*Illiade* [...] ; son admiration surexaltait la mienne<sup>2</sup> ». S. Ausseil fait une lecture primaire en écrivant : « surexcitait » (p. 25). La coquille (involontaire ?) est de taille. De même, Gide remercie le Seigneur en ces termes, le 4 janvier 1892, que « l'influence de Em., ait toujours incliné [...s]on âme [...] dans de studieuses attitudes<sup>3</sup> », qui devient « *studieuses études* » (p. 70) chez S. Ausseil qui vraiment ne sait pas lire davantage qu'écrire.

La célèbre phrase qu'aurait prononcée Madeleine pendant le voyage de noces : « Tu avais l'air d'un criminel ou d'un fou<sup>4</sup> » est aussi mal retranscrite. S. Ausseil aurait dû citer Gide correctement et ne pas écrire « *Tu avais l'air d'un fou, ou d'un criminel* » (p. 112). Pourquoi ce rejet du mot « criminel » en fin de phrase ? Parce que S. Ausseil, n'a pas cru bon de reprendre le texte de Gide, à savoir *Et nunc manet in te*. Elle a, une fois de plus, « piqué » dans Schlumberger qui lui-même cite Roger Martin du Gard : « Tu avais l'air d'un fou, ou bien d'un criminel<sup>5</sup>... ». Outre le fait que Madeleine n'a peut-être pas prononcé ce mot de « criminel » — ce qui est une autre histoire ; elle aurait peut-être dit « possédé<sup>6</sup> » — il est certain que ce n'est pas durant le « *voyage de noces* », contrairement à ce que redit après d'autres S. Ausseil (p. 108) qui ne lit dans Schlumberger que ce qui l'arrange<sup>7</sup>. Elle donne à penser que Madeleine tenait son mari pour un hors-la-loi — choquant donc pour la « *convenance* », alors que probablement (et c'est déjà beaucoup) elle n'était que gênée et inquiète.

*Corydon*, livre « sulfureux » s'il en est dans l'œuvre de Gide, n'est pas logé à meilleure enseigne que les autres. S. Ausseil en déplace la publication dans le

1 V. la *Bibliographie des écrits d'André Gide* d'Arnold Naville (Paris : Matarasso, 1949), p. 38, ainsi que l'éd. citée des *Cahiers d'André Walter*, p. 232.

2 *Si le grain ne meurt*, éd. citée, p. 497. Nous soulignons.

3 *Journal 1889-1939*, p. 29.

4 *Et nunc manet in te*, in *Journal 1939-1949*, p. 1134.

5 Schlumberger, *op. cit.*, p. 187.

6 V. sur ce point Henri Rambaud, « La Phrase de Madeleine », in *Cahiers André Gide 1*, pp. 319-70.

7 Schlumberger, *op. cit.*, p. 126 : « quelques années plus tard ».

commerce en 1920 (pp. 232 et 261), au lieu de 1924. Ce gros décalage n'est pas gratuit. Elle veut nous présenter *Corydon* comme le résultat, la matière de l'aventure anglaise avec Marc Allégret. En fait, si Gide travaille à *Corydon* à cette époque<sup>1</sup>, c'est pour revoir un texte écrit depuis 1911 et publié confidentiellement. Marc avait alors 11 ans ! S. Ausseil nous montre une Madeleine en plein désarroi, fuyant Paris parce que le livre « *fait* les devantures des librairies » (p. 233). La « nouvelle édition augmentée » (Naville, *op. cit.*, p. 53) de 1920 ne pouvait heurter sa vue chez les libraires puisque, comme la précédente, le tirage en avait été limité à 21 exemplaires<sup>2</sup>. Mais S. Ausseil de préciser : « *Comme elle le prévoyait, une campagne se monte contre André* » (p. 234), ce qui est évidemment impossible en 1920 mais qui convient bien mieux à cet endroit précis de son roman. Ce n'est qu'après mai 24 que la presse a pu réagir à *Corydon* quand parut — à 5000 exemplaires, nous dit-on<sup>3</sup> — la « première édition dans le commerce » (Naville, p. 59).

Et peut-on parler de « *campagne* » ? Dans l'ensemble, la presse a plutôt réfléchi sur le problème posé par *Corydon*, sur l'aspect médical (« imprécisions scientifiques et historiques » dit Jean de Gourmont<sup>4</sup>) que pris l'auteur à partie : « les choses les plus énormes m'ont finalement intéressé » (André Germain<sup>5</sup>) ; « Je tiens [ce livre] pour plus honnête et plus moral qu'un roman de Marcel Prévost » (Marcel Arland<sup>6</sup>) ; « un livre de toute autorité publique » (Georges d'Aubry<sup>7</sup>). De cabale, point : « Quant à l'indignation, je ne crois pas que ce livre en ait provoqué chez ses lecteurs, mais bien plutôt quelques haussements d'épaules » (Georges Petit<sup>8</sup>). On souhaiterait pouvoir ajouter à ce dossier l'« *article sanglant du journaliste Souday, qui foudroie l'impudeur et l'indécence de Corydon* » (p. 234) que S. Ausseil nous montre étant lu par Madeleine. Où a-t-elle pris cette information ? Mais dans le Schlumberger bien sûr, lequel reste assez flou quant aux dates et au contenu dudit article : « un dur article de Souday » (*op. cit.*, p. 224). Pour notre part, nous ne trouvons rien de Souday dans le « Dossier de presse de *Corydon* » que nous évoquons en note, ni de mention de *Corydon* dans l'*André Gide* où Souday a réuni ses articles (Paris : Kra, 1927). Ne comptons pas sur S. Ausseil pour éclairer notre lanterne car elle parle déjà d'un « *journaliste* » Souday pour désigner un *critique* alors éminent. Toute cette fiction n'est là que pour renforcer l'idée d'une Madeleine meurtrie alors que ce livre était un peu comme la « goutte qui fait déborder le vase ». Madeleine connaît depuis long-

1 Pierre Masson, « Les Lettres brûlées, ou Le Chef-d'œuvre inconnu d'André Gide », BAAG n° 78-79, p. 73.

2 Sous le titre CRDN, anonyme (Naville, *op. cit.*, p. 47).

3 Jean Vinchon, *Le Progrès médical*, 10 janvier 1925, cité in « Le Dossier de presse de *Corydon* », BAAG n° 47, p. 416.

4 « Le Dossier de presse de *Corydon* », BAAG n° 55, p. 409.

5 « Le Dossier de presse de *Corydon* », BAAG n° 47, p. 424.

6 « Le Dossier de presse de *Corydon* », BAAG n° 46, p. 239.

7 « Le Dossier de presse de *Corydon* », BAAG n° 47, p. 421.

8 « Le Dossier de presse de *Corydon* », BAAG n° 46, p. 240.

temps la « vie clandestine [d'André] dont elle devinait sans doute plus qu'on ne croit <sup>1</sup> ». *Corydon* ne « dévoile » pas « l'homosexualité » de Gide (p. 230) car dans le milieu littéraire où il évoluait, c'était un secret de polichinelle : « Jamais secret ne fut avec plus d'ivresse crié sur les toits <sup>2</sup>. » Madeleine ne suivait pas « dans les journaux toutes les phases du scandale que *Corydon* a[vaît] soulevé » (p. 235), ces prétendus « orages littéraires », mais détournait les yeux avec tristesse et dégoût des rares articles qu'elle pouvait rencontrer. Gide voyait dans *Corydon* « le plus important de [s]es livres <sup>3</sup> » ; Madeleine, elle, qu'un étalage inutile, indiscret et indécent.

À la parution du livre, en 1924, Madeleine a déjà trop profondément souffert pour être réellement affectée. Il ne s'agit pas, comme le veut S. Ausseil, de la station n° 2 du chemin de Croix de Madeleine qu'elle divise en trois étapes : 1) l'escapade anglaise avec Marc, qu'elle situe d'ailleurs à tort en 1919 (p. 260) au lieu de 1918 ; 2) la publication dans le commerce de *Corydon* en 1920 (au lieu de 1924) ; 3) la naissance de Catherine en 1923. Si tant est que Madeleine ait vraiment appris la vérité quant à la naissance de Catherine, cet événement prendrait en fait place en n° 2 dans ce crescendo de la douleur. Le décalage chronologique permet à S. Ausseil de placer son fortissimo de l'« amour blessé » avec la naissance de la fille de Gide, ultime trahison. N'oublions pas que cette collection « Elle était une fois » est rigoureusement réservée à des biographies de femmes écrites par des femmes. Ce qui se voudrait progression dramatique émet un misérable « flop ! » quand on rétablit la chronologie.

Une lettre anonyme serait arrivée à Cuverville pour révéler à Madeleine l'identité du père de Catherine, ce qui provoque en elle une véritable crise de désespoir qui la fait s'échapper de la maison, courir en « plein champs » et « s'affale[r] sur le sol » où on ne la retrouve qu'« au matin » (p. 262). L'événement est d'une telle importance et la réaction de Madeleine tellement peu dans sa manière que nous avons du mal à y croire même si S. Ausseil se place ici sous la caution d'Agathe Valéry qui se serait trouvée en vacances à Cuverville en ce mois de mai 1923. On s'est longtemps posé la question : Madeleine savait-elle ou ne savait-elle pas, en 1923, la vérité ? Voilà un témoignage qui vient bien tard... On nous ressort un « remake » du même épisode en 1935 lorsque Madeleine reçoit encore une lettre confirmant la paternité gidienne et « s'enfuit » alors « dans la hêtraie » pour n'en revenir que « huit heures plus tard » (p. 306). Là aussi, un « seul témoin », sa sœur Jeanne. Pourtant, les domestiques qui ne pouvaient pas ne pas s'apercevoir d'une longue disparition de la maîtresse de maison devaient jaser et la famille alors présente n'aurait pu rester indifférente.

On ne peut douter que Madeleine ait souffert si elle a connu la vérité. Mais il est absurde d'écrire : « S'il voulait un enfant, pourquoi ne pas le lui avoir demandé » (p. 260). En 1923, Madeleine a 56 ans et l'époque des grands-mères porteuses n'est pas avenue. Il est *inimaginable* qu'elle ait pu songer à remettre en

1. Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la NRF*, t. I, p. 57.

2. *Ibid.*, p. 58.

3. *Journal 1939-1949*, p. 142.

question un mariage blanc qui durait depuis bientôt 30 ans. C'est un regret à retardement car il était depuis longtemps impossible de revenir en arrière. « Le drame entre ces deux êtres », comme l'écrit Alain Goulet, est présent dès le début de leur relation<sup>1</sup>. Pour Madeleine, André aurait dû avoir la délicatesse de respecter ce mariage blanc comme un pacte et étouffer en lui son désir de postérité. Il ne l'a pas fait et nous ne lui jetons pas la pierre. Les données du problème sont trop complexes et trop personnelles pour que nous nous y aventurions. S. Ausseil s'y lance avec sa sympathie féminisante de jeune péronnelle comme s'il ne s'agissait qu'un d'un banal coucage, comme si c'était si simple ! Sa psychologie à deux temps lui permet de trancher. Nous ne trancherons pas...

Bien plus qu'à la naissance de Catherine, la véritable rupture, se situe en 1918, avec le départ de Gide en Angleterre avec Marc Allégret. Si Madeleine a depuis longtemps compris qu'elle n'avait pas, en tant que femme, d'existence physique aux yeux d'André, elle savait qu'elle avait son amour. Ses jeux physiques avec Marc ne l'intéressent pas, ni avec lui, ni avec d'autres, et S. Ausseil a raison de le noter, mais il est faux d'écrire que Marc « va prendre [...] une place de confident » (p. 222). La relation des deux partenaires ne se place pas sur un pied d'égalité dans les échanges amoureux. Il s'agit d'une relation véritablement pédérastique dans laquelle Gide s'épanouit dans son rôle de Mentor. Les confidences, c'est plutôt la Petite Dame (qui n'appelait pas Gide « André » [p. 279], soit dit en passant) qui les reçoit. Gide trouvait sans doute naturel d'aimer ailleurs et autrement. Il s'imaginait que deux amours aussi différents pouvaient sinon cohabiter, tout au moins coexister. C'est ce que n'a pas accepté ou supporté Madeleine. Pourquoi S. Ausseil écrit-elle que la « véritable trahison [...] réside [dans le fait qu']André s'est laissé séduire par [une] route dont il connaît les périls », une route faite d'« idéal de noblesse, de droiture et de sincérité vers quoi elle tente de le ramener sans cesse » mais dont « Marc va détourner André » (p. 222) ? On peut se demander qui a détourné l'autre si tant est qu'il y ait eu détournement. Pourquoi prêter à Madeleine un commentaire si malveillant à l'égard de Marc ? S. Ausseil fait d'abord parler la protestante, alors qu'ici c'est la femme qui réagit. Elle lui prête aussi ce propos magnifique : « Il [Gide] y [en Angleterre] a sûrement revu le terrible Oscar Wilde, déjà rencontré en Algérie » (p. 218). Mais le pauvre (pas « terrible ») Wilde est mort depuis... 18 ans déjà<sup>2</sup> ! Madeleine, bien entendu, le savait. S. Ausseil, qui ne sait pas grand-chose, l'ignore. À propos du même Wilde, ne nous précise-t-elle pas, en note — une des rarissimes, ce qui lui donne encore plus de saveur : « Oscar Wilde : Auteur du Portrait de Dorian Gray » (p. 96) ? Prétend-elle nous jauger à l'aune de son ignorance ? Une précision aussi superflète montre bien qu'elle ne sait pas qui est Wilde. Nous trouverons d'autres fantômes...

On a déjà beaucoup glosé sur la destruction des lettres de Gide par Madeleine

1. Alain Goulet, « Madeleine au miroir : le *Journal* de Madeleine », *BAAG* n° 89, p. 49.  
2. À Paris, en 1900. Patrick Pollard précise même : « le 30 novembre 1900 à l'hôtel d'Alsace, rue des Beaux-Arts, à Paris », dans son article « Marcel Drouin et André Gide : à propos d'Oscar Wilde », *BAAG* n° 99, p. 463.

et nous n'y reviendrons pas. Le mot de Madeleine pour se justifier : « Je souffrais trop — je devais faire quelque chose » (Schlumberger, *op. cit.*, p. 204) nous semble suffisant, de même que celui de Gide : « Je souffre comme si elle avait tué notre enfant <sup>1</sup> » résume assez sa douleur. L'article de Pierre Masson sur cet épisode n'est pas à refaire <sup>2</sup>. Mais nous voudrions tout de même rappeler que le geste, même s'il est déclenché par une crise de désespoir, était en quelque sorte prémédité et n'attendait que l'occasion : « André, qu'en ferons-nous de ces lettres — plus tard ?... Il les faudra détruire en tout cas si tu deviens célèbre <sup>3</sup>. » S. Ausseil nous présente la « crise » en ces termes : « [Madeleine] aura passé toute sa nuit à relire chacun de ces témoins de quarante ans d'élan de leur pensée l'une vers l'autre. [...] Quand elle va, enfin, se coucher, Madeleine n'a plus à la main qu'une poignée de rubans bleus qui palpitent comme une étrange chevelure sacrifiée » (p. 224 — au lecteur de goûter la comparaison). Mais tant d'années d'une correspondance presque quotidienne, ce sont des milliers de pages que, n'en doutons pas, Madeleine a relues et brûlées. Certainement pas sur un coup de tête d'un soir, comme dans la « scène » de S. Ausseil, mais bien au contraire, lentement, sciemment, pendant plusieurs jours, ce qui ne fait que donner plus d'amplitude encore à sa douleur. Maniaque du cliché, S. Ausseil passe complètement à côté de ce qui fut le vrai drame, de la rupture qui allait s'ensuivre et que Gide n'imaginait pas (Masson, art. cité, p. 81). Il est trop facile de nous faire croire que Madeleine n'a vu, en relisant ces lettres que « veulerie » (p. 222) et « vaste mensonge » (p. 224). Ça, c'est l'opinion de S. Ausseil qui peint Gide sous les dehors les plus noirs. Si Madeleine a pu dire « C'est ce que j'avais de plus précieux au monde <sup>4</sup> », il faut la croire mot pour mot. Elle n'a pas renié cette correspondance comme le fait croire S. Ausseil : elle a procédé à une liquidation.

Comme on sait, la pire ennemie de la biographie est sa sœur jumelle dévoyée : la « vie romancée » ; or, substituez le style indirect à une citation, et le danger est là <sup>5</sup>.

La « vie romancée » de Madeleine Gide par S. Ausseil illustre mieux qu'on ne saurait dire ce « danger » que résume parfaitement Claude Martin. Le procédé est en effet constant : les citations ne sont pas seulement estropiées mais détournées. Nombre de phrases, prélevées ici et là à diverses sources et divers témoignages, écrits ou oraux qu'elle a pu récolter et dont elle s'affranchit sans vergogne, sont réinjectées par S. Ausseil dans son roman au gré de sa fantaisie, parfois avec des conséquences extrêmement graves. Le tout bien entendu sans guillemets, sans citer les sources, créant ainsi, avec force dialogues inventés, des situations invraisemblables où tous les désordres de la chronologie auxquels elle se croit autorisée par le biais de la fiction le disputent aux amalgames de temps et de lieux.

1. *Et nunc manet in te*, in *Journal 1939-1949*, p. 1146.

2. Art. cité *supra* (p. 348), pp. 71-86.

3. Schlumberger, *op. cit.*, p. 116.

4. Gide, *Journal 1939-1949*, p. 1146.

5. Claude Martin, *La Maturité d'André Gide*, p. 16.

Loin de toute vérité et exactitude, on baigne dans la plus parfaite incohérence. Quand elle remercie ceux qui lui ont apporté leur « aide documentaire » et leur « soutien logistique » (p. 322 — jargon de marketing : ça fait riche), nous traduisons : « qui m'ont permis, grâce à une documentation de seconde main, d'écrire des inepties ».

Quand elle n'a pas de sources pour étayer ses dialogues : S. Ausseil en invente. Elle donne alors libre cours à son imagination.

Lors du « conseil de guerre » « présid[é] » par la tante Claire et qui décide du séjour de Madeleine à Arcachon (nous sommes en 1891), la scène donne ceci :

— Voilà, explose-t-elle [tante Claire]. [...] Tu ne vas pas bien du tout. Il te faut aller quelque part en villégiature. Je possède une villa à Arcachon [...].

Juliette intervient :

— L'empereur lui même s'y est rendu deux fois. L'impératrice Eugénie adore les bains de mer. Tu te rends compte ! [...]

— C'est exactement ce qu'il te faut, renchérit Jeanne. [...]

— Tu as bien de la chance, soupire Valentine. C'est la station à la mode en ce moment. Depuis que l'empereur y est allé... (pp. 56-7).

On laissera au lecteur le soin d'apprécier le talent du dialoguiste qui tout au long de son livre nous sert à la louche des « explose-t-elle », « renchérit-elle », « soupire-t-elle » et autres « didascalies », mais une angoisse nous prend : « empereur », « impératrice Eugénie » : où sommes-nous ? Nous nous croyions en 1891 et voici cette station balnéaire hantée par des fantômes qui ont quitté la France depuis plus de vingt ans<sup>1</sup>. Nous ne savions pas que la mode et le goût d'être à la page fût si important chez les Rondeaux, et surtout, cette mode-là, du Second Empire. L'histoire, visiblement, n'est pas le fort de notre auteur qui ne s'embarrasse pas de dates. Plus loin, elle n'hésite pas à évoquer l'affaire Dreyfus en 1913 (p. 161), quand ce dernier est réhabilité depuis 1906.

Les mêmes talents atteignent leur acmé lorsqu'il s'agit d'évoquer le ton des conversations qu'on pouvait tenir à Cuverville : « — Tiens, les emmanchures sont arrondies cette année... Intéressant..., songe Agnès Copeau. — C'est ce que vient de me dire ma couturière, ajoute Madeleine. » (pp. 206-7). On sait à quel point Agnès Copeau se contrefichait de la mode et on a du mal à croire que Madeleine, au lendemain du départ d'André avec Marc, n'ait rien trouvé de plus urgent que d'organiser un pique-nique sur la plage (p. 202) et d'aller rendre visite à sa couturière d'Étretat car « comme toutes les femmes, elle a constaté qu'elle n'a plus rien à se mettre » (p. 205). Comme S. Ausseil, qui n'est pas à une contradiction près, nous présente Madeleine portant la même « jupe verte » et la même « blouse blanche » de 1894 à 1922, on peut comprendre la pauvre femme... « Le reste de l'après-midi, ces dames commentent la mode » (p. 206). Le trait est bon pour des midinettes mais franchement injurieux pour les deux femmes telles que nous les connaissons. Au fait, la couturière de Madeleine n'habitait pas Étretat, mais

1 Napoléon III et l'impératrice Eugénie, comme on sait, se sont exilés en Angleterre dès la proclamation de déchéance le 4 septembre 1870.

Criquetot <sup>1</sup>, et surtout, Agnès Copeau ne pouvait être présente en cet été de crise entre les deux époux puisque d'octobre 1917 à mai 1919, tous les Copeau sont aux États-Unis <sup>2</sup> ! Voilà qui rend, si besoin était, l'anecdote complètement caduque.

Les voici toutes deux à la composition des menus : « — *Voyons, c'est la saison des pommes. Donc, pour le dessert, nous disons tarte aux pommes, n'est-ce pas, Agnès ? — Oui, mais avant ? Un soufflé peut-être ? — On en a déjà mangé, il y a deux jours. Que diriez-vous de bouchées à la reine ? La marchande de poisson passe demain. Avec un colin... — À la bordelaise ? Avec des pommes de terre au four ? Quelle bonne idée !* » (p. 149). Évidemment, nous coupons car cette logorrhée de fadeur et de mièvrerie prend des pages et des pages. Et la tarte aux pommes revient si souvent dans le livre qu'elle devient ... à la crème.

S. Ausseil reste de toute façon bien embarrassée par la généalogie des Copeau. En 1913, l'« *ainée, Maïène, a huit ans, le second, Pascal, cinq, et la cadette, Edi trois* » (p. 160). Rétablissons : l'ainée, Maïène (née le 2 décembre 1902) a 11 ans ; la seconde, Edi (née le 17 avril 1905), huit, et Pascal, dernier et non second (né le 23 octobre 1908), cinq ans. S. Ausseil aurait pu se contenter de parler des « enfants Copeau », mais elle donne des précisions pour faire croire qu'elle est bien renseignée. Dès lors que ces précisions sont erronées, elles deviennent inutilitaires et encombrantes.

De multiples anachronismes se glissent dans ces dialogues qui voudraient animer le récit : Madeleine s'étonne qu'Anne-Marie Husson, une nièce de Marcel Drouin, ait « *refusé le poste [qu'on lui] a proposé au lycée Chaptal, à Paris* » car « *un grand lycée parisien, c'est très porteur pour la suite de [s]a carrière* » (nous soulignons). « *Porteur* » ! Voilà Madeleine employant le jargon de marketing de S. Ausseil ! D'autre part, à l'époque, Chaptal n'était encore que « *collège* », pas « *lycée* <sup>3</sup> ». La scène se passant en 1927, Anne-Marie Husson ne peut avoir déjà « *été nommée, après [s]on admirable succès [au] concours [de] l'agrégation] de grammaire* » (p. 288) puisqu'elle ne sera agrégée de *lettres classiques* qu'en 1931. Enfin, la mère de cette Anne-Marie ne peut s'être exclamée, d'une manière bien naïve, lors d'un déménagement « *l'an dernier* » (donc en 1926) : « *Tu vois ça ! "Madame Gide", qui a un beau château [...], venir m'aider à faire mes caisses !* » puisque cette sœur de Marcel Drouin, Mathilde, est morte depuis... 13 ans déjà (en 1913 <sup>4</sup>). Quand on songe qu'autant d'erreurs sont réunies en moins d'une page, et que chacune des pages du livre en compte presque autant, on est pris de vertige ! Il nous faudrait des volumes pour les noter et les corriger toutes ; or les dimensions de notre compte rendu ont déjà pris des proportions que le directeur du BAAG et ses lecteurs auront trouvées extravagantes. Mais nous ne pouvons pas ne pas mentionner quelques grosses erreurs concernant la famille Rondeaux qui montrent à quel point la « *rigoureuse enquête* » (4<sup>e</sup> de

1 Renseignement dû à Mme A.-M. Drouin. La couturière signait : « Mademoiselle Mairaine, de Criquetot ».

2. V. la *Correspondance Gide-Copeau*, t. II, pp. 178 et 206.

3. Renseignement Henri Heinemann. Chaptal devient lycée en 1947.

4. Sur la famille Husson, renseignements A.-M. Drouin.

couverture) qu'aurait menée S. Ausseil est une vaste plaisanterie. Elle ne sait rien de la famille de Madeleine et n'écrit que d'insupportables incohérences.

On apprend qu'Émile Rondeaux (le père de Madeleine) a été « *élevé* » par Anna Shackleton (p. 54) ; or « cette jeune Écossaise protestante et pauvre [...] entra au service des Rondeaux, lorsque Juliette avait une quinzaine d'années <sup>1</sup> », soit vers 1850. Émile a alors 19 ans et n'a plus besoin de gouvernante depuis longtemps. À sa mort, le 1<sup>er</sup> mars 1890, « *les frères et sœurs [...] sont tous venus* » (p. 36), notamment le frère aîné, Charles, mort pour sa part à Paris quinze jours auparavant (le 17 février) et le second, Henri, quant à lui, reposant au cimetière depuis huit ans (mort en 1882 <sup>2</sup>), ce qui n'empêche pas S. Ausseil de nous les montrer « *près de la cheminée [...] en vêtements sombres* » et « *parl[ant] gravement* ». Forte de sa « *rigueur* », elle écrit : « *Ce matin [...] ce 24 juin 1916 [...] on lui donnerait [à Édouard, le frère de Madeleine] bien plus de 36 ans* » (p. 187). Évidemment ! Il en a alors 45 ! Juliette a pris soin de marquer son nom sur un « *carreau gravé au diamant* » pour marquer « *sa demeure natale* » (p. 24). Ce sentimentalisme est de mauvais aloi car la mère de Gide n'est pas née à Cuverville mais à Rouen, et le nom inscrit sur ledit carreau, c'est celui de sa mère, Julie Pouchet par laquelle Cuverville entre effectivement dans la famille <sup>3</sup>. Pour la description des membres de cette famille, S. Ausseil ne s'encombre pas de vocabulaire : Valentine : « *visage triangulaire* », Georges : « *visage triangulaire* » (p. 30) ; Juliette : « *visage rectangulaire* » (p. 17), ainsi que Claire (p. 137) ; Jeanne : « *visage rectangulaire* » (p. 29) ; Madeleine, quant à elle oscille entre l'« *ovale parfait* » (p. 33) et le « *triangulaire* » (p. 299). S. Ausseil est à ce point limitée qu'elle n'a rien trouvé d'autre que ces deux options du triangle ou du rectangle pour décrire ces Rondeaux dont elle donne une génétique à géométrie variable. Toute cette famille bâtie à coup d'angles évolue donc dans le beau château « *carré* » en échangeant des propos dignes du Café du Commerce.

Grâce à des dialogues insipides, S. Ausseil laisse entendre que tout le monde est mièvre à Cuverville, à croire que la confiture déborde de la cuisine pour se répandre dans la maison tout entière. Voici Valéry qui, désinvolte, « *quand passe Madeleine, [...] l'arrête [pour lui dire] vous permettez... un poème ?* » (p. 192) comme un galant offrirait une fleur à une lorette. S. Ausseil croit sans doute qu'il s'agit là d'une composition d'un soir après que Valéry a « *rêv[é] longtemps devant le perron arrière* ». En fait, Valéry a envoyé ce poème à Madeleine bien après qu'il en a eu l'idée en cet été 1917 pendant lequel il était en visite chez les Gide, moment où « *les vers ne sont pas venus encore* <sup>4</sup> » car Valéry n'était nullement spécialiste du premier jet, et a daté son poème du « *Jour des Morts, 1917* ». S. Ausseil a sans doute trouvé amusant de nous présenter Valéry lisant son « *Pour votre hêtre "suprême"* » à Cuverville, aux cris de « *De-bout, de-bout !* » scandés par l'assistance (p. 193) comme pour la chason grivoise des fins de banquet. Elle

1. Claude Martin, introd. à la *Correspondance* de Gide avec sa mère, p. 19.

2. Renseignements A.-M. Drouin.

3. Renseignements A.-M. Drouin.

4. Gide-Valéry, *Correspondance*, p. 452.

a pris soin d'écorchner là métrique au passage en avalant quelques pieds et de rendre incompréhensible le vers « les flammes tombent de ta torche » en écrivant : « de la Torche ». Voilà l'un des plus grands poètes français traité en bateleur. Comment ne pas être choqué ?

Martin du Gard tout aussi léger apporte « son *manuscrit des Thibault à Gide* » (p. 249, nous soulignons) et lui lit le tout en un « *après-midi* » (p. 253). Mais Martin du Gard a mis près de vingt ans à écrire *les manuscrits des Thibault* ! Cette œuvre magistrale n'est pas une nouvelette qu'on peut lire entre le thé et le dîner, que diable ! Mais notre auteur le sait-elle ?

Les dialogues sont aussi alimentés par des « emprunts », des citations, qui *n'appartiennent pas* aux intervenants dans la bouche desquels S. Ausseil les place. Pour s'opposer à sa mère qui déconseille le mariage d'André et de Madeleine parce qu'ils sont « *cousins germains* », Albert Démarest rétorque : « *Où prenez-vous, mère, que les produits de mariages consanguins soient tarés, lorsque les créateurs ne sont pas tarés ?* » (p. 104). La tirade est belle parce que : *c'est du Gide*, prélevé « innocemment » dans une lettre à Martin du Gard<sup>1</sup> que S. Ausseil a relevé « au hasard » dans Schlumberger (*op. cit.*, p. 121) et arrangé, car on a depuis longtemps compris qu'elle n'a rien vérifié par elle-même. Comment ne pas s'insurger devant un tel manque de scrupules qui donne à réfléchir quant à la seule honnêteté de l'auteur ? S'il ne s'agissait que de banales petites erreurs, nous aurions simplement conseillé à notre auteur de méditer cette phrase de Gide : « les Sources, les *pures sources* ! C'est tout de même là qu'il faudrait boire, et ne se laisser point désaltérer par d'autres eaux<sup>2</sup> ». Mais nous avons amplement vu que les eaux de S. Ausseil sont troubles et qu'elle nous abreuve de mensonges.

La mauvaise foi, la malhonnêteté et le mensonge atteignent des sommets quand il s'agit de la mort de Madeleine (pp. 316 sqq.), tout ce récit étant un tissu d'inventions : « *En avril 1938, le téléphone sonne rue Vaneau. C'est Valentine [qui annonce à Gide que Madeleine est mourante]. — André, je crois qu'il faut vraiment que tu viennes. Tout de suite. Il prend le premier train.* » (p. 316). S. Ausseil possède décidément le don — et c'est une manie ! — de ressusciter les morts car en avril 1938 (Madeleine est morte le 17, pour être précis) il y a déjà plus d'un mois que cette sœur de Madeleine repose en paix (elle est morte de 5 mars<sup>3</sup>).

Tout au long de son livre, S. Ausseil affiche une réelle détestation de Valentine. C'est toujours elle qui « *persifle* » (p. 171), « *siffle* » (p. 206), parle d'une

1 Lettre de Gide à RMG du 11 mars 1931 (*Correspondance*, t. I, p. 458) ; le texte exact est : « Où prenez-vous que les produits des mariages consanguins soient tarés, lorsque les procréateurs ne sont pas tarés eux-mêmes ? »

2 *Journal 1889-1939*, p. 268.

3 *V. Journal 1939-1949*, p. 1124 : « Madeleine avait beaucoup insisté pour que je ne cherche pas à revoir sa sœur sur son lit de mort. À mon retour du Sénégal, j'avais appris qu'après deux mois de souffrances atroces, Valentine venait d'entrer dans le seul repos qu'elle pût encore espérer. » Est-il besoin de redire que S. Ausseil n' *pas lu* Gide ?

« voix acide » (p. 277) avec une « langue pointue » (p. 84). S'il n'est pas faux que « Valentine [était] d'une disposition plus fougueuse que ses sœurs [et] encline à la révolte » et que probablement « la famille [...] voyait en Valentine l'héritière du mauvais caractère d'une mère dont on n'oubliait toujours pas l'inconduite <sup>1</sup> », il est calomnieux de lui faire avoir son premier enfant « hors de tout lien conjugal » (p. 118 <sup>2</sup>). Aveuglée par son parti pris — on se demande pourquoi — S. Ausseil ressuscite Valentine pour lui attribuer le rôle de Cassandre porteuse de mauvaises nouvelles. C'est l'insulter par-delà la tombe car une telle *invention* ne peut être gratuite. On nous affirme que S. Ausseil s'inspire de souvenirs de famille : ou bien ceux-ci sont confus, ou bien elle les a mal enregistrés car c'est le neveu de Gide, celui dont précisément elle prétend utiliser les souvenirs, qui premier averti, a téléphoné à son tour à Gide à Chitré où il le savait en villégiature chez Yvonne de Lestrangé <sup>3</sup>. Les erreurs sont donc légion puisque Gide n'était pas « au Vaneau » et n'a pas pris « le premier train » puisque c'est « Yvonne de Lestrangé [qui l']a [...] ramené en auto <sup>4</sup> ». Madeleine est morte très tôt le matin et Gide est arrivé trop tard pour lui fermer les yeux, mais S. Ausseil pousse le mauvais goût jusqu'à inventer un dialogue ultime entre les deux époux : « *Il passe près d'elle, sans la quitter un seul instant, cette journée qui sera la dernière de leur vie commune. Elle ne parle plus. Elle regarde. Elle l'écoute. Elle sourit* <sup>5</sup>. *Et puis, ses yeux se dilatent, avec étonnement. Elle murmure faiblement : — André... Le temps de soupirer, et son regard brun chaud se vide et devient fixe.* » (p. 317). Quelle imagination ! Quel talent d'évocation ! Ne croirait-on pas que l'auteur assistait à la scène ? On laissera au lecteur le soin d'apprécier la valeur littéraire. Il fallait que S. Ausseil invente une dernière conversation entre les deux époux tant il est vrai que sa conception infantile du roman d'amour — aussi particulier soit-il, dans le cas qui nous occupe — ne peut se passer des mots grandioses au moment fatidique. Nous parlions plus haut de citations que S. Ausseil ramassait au hasard de sa cueillette et qu'elle redistribuait dans son roman. Voici le plus bel exemple de cette corruption : « *Ma part a été très belle. J'ai eu le meilleur de ton âme, la tendresse de ton enfance et de ta jeunesse. Et je sais que, vivante ou morte, j'aurai l'âme de ta vieillesse* <sup>6</sup>. » (p. 317). Elle place dans la bouche de

1 George Strauss, « Le Thème des sœurs dans l'œuvre d'André Gide », *Cahiers André Gide* 1, p. 249.

2 Alain Bernardbeig est né le 6 juin 1898 et Valentine avait épousé Charles Bernardbeig en mai 1896 (renseignements A.-M. Drouin).

3 Gide-Copeau, *Correspondance*, t. II, p. 45, lettre de Gide à Agnès Copeau : « Cuverville, Lundi de Pâques [1<sup>er</sup> avril 1938]. C'est aux environs de Poitiers, chez Mme de Lestrangé où j'atais allé passer quelques jours [...] qu'un coup de téléphone hier matin m'a brusquement rappelé à Cuverville. Vers trois heures de ce matin de Pâques, ma femme, prise d'une angoisse cardiaque, avait appelé sa sœur et sa nièce ; elle a cessé de vivre après une très courte agonie. » V. aussi *Les Cahiers de la petite Dame*, t. III, p. 79 : « C'est Jacques qui, averti le premier, lui a téléphoné à Chitré. »

4 *Et nunc manet in te*, in *Journal 1939-1949*, pp. 1124-5.

5. Revoilà l'émule mal dégrossie de Duras !

6. Schlumberger, *op. cit.*, pp. 14 et 201.

la bouche de Madeleine mourante ce très beau fragment de lettre qu'elle écrivait à Gide... vingt ans plus tôt, au moment de la « déchirure ». Sacrifiant au romanescque, S. Ausseil n'hésite pas à détourner de son sens et surtout de sa vérité psychologique ce texte fondamental. Sur leurs vieux jours, les deux époux avait retrouvé une forme d'harmonie et la crise était depuis longtemps enfouie, sinon oubliée. C'est là un point primordial sur lequel les témoins sont d'accord et sur lequel Schlumberger a beaucoup insisté. S. Ausseil débarque ici gavée de romans pleurnichards et, à la lourdeur de l'évocation, ajoute une totale incompréhension du personnage.

La description de l'enterrement de Madeleine surenchérit — s'il se pouvait — dans l'inepte : « *Quatre de ses fermiers portèrent Madame Gide au cimetière de Cuverville [...]. Elle a dû aimer les hommages rares, profonds, sincères, de tous ceux qui l'avaient connue, rassemblés autour d'elle : ses frères et sœurs<sup>1</sup>, ses neveux et nièces, Schlumberger, Martin du Gard, Valéry... les amis de Paris, ceux d'Étretat... Et tout le village de Cuverville.* » (p. 317). Rappelons que Schlumberger est alors au Maroc<sup>2</sup>, que Roger Martin du Gard s'est excusé<sup>3</sup>, et que seul des « amis de Paris », Ghéon a fait le déplacement<sup>4</sup>. Les Copeau étaient à Florence<sup>5</sup>, mais Pascal et Maiène ont pu assister à la cérémonie<sup>6</sup>.

Cette représentation inventée de l'enterrement de Madeleine Gide procède bien du « mythe de la châtelaine » que nous évoquions plus haut. Pour servir le personnage qu'elle a construit, S. Ausseil a besoin de montrer la « *châtelaine* » accompagnée à sa dernière demeure par ses vassaux qui lui rendent « *hommage* » tandis que « *quatre de ses fermiers* » la portent. Gide dit simplement : « Des paysans l'ont portée en terre<sup>7</sup> », ce qui n'est évidemment pas la même chose et beaucoup plus près de la vérité. S. Ausseil polit son image d'Épinal.

Si elle tient tant, au mépris de toute vraisemblance, à faire figurer tous les amis de Gide au cimetière, c'est-à-dire le « côté Paris » de Gide, c'est pour les montrer annexés par Cuverville, comme si Madeleine avait là gagné une ultime victoire et une ultime récompense.

Pour terminer son livre « en beauté », S. Ausseil se sert d'un événement qui a fait date à Cuverville mais qu'elle anticipe très grossièrement. Il s'agit de la mort du cèdre. « *Durant cette semaine irréaliste [de la mort de Madeleine], une nuit, la tempête se leva. Un fracas atroce, semblable au déchirement de la coque d'un bateau, le [Gide] réveille. Le cèdre venait de s'abattre, parallèlement à la mai-*

1. Seule Jeanne était encore vivante !

2. *Les Cahiers de la petite Dame*, t. III, p. 78.

3. « Prévenu si tard, même si je voulais l'essayer, j'aurais bien peu de chances d'arriver demain à temps jusqu'à vous. » (Martin du Gard à Gide, Bellême, 19 avril 1938, *Correspondance*, t. II, p. 133). « Non, ne regrettez pas de ne pas être venu. » (Gide à Martin du Gard, Cuverville, 23 avril 1938, p. 135).

4. Ghéon-Gide, *Correspondance*, t. I, p. 1001, n. 1.

5. *Les Cahiers de la petite Dame*, t. III, p. 78.

6. Gide-Copeau, *Correspondance*, t. I, p. 455, n. 2.

7. *Les Cahiers de la petite Dame*, t. III, p. 78.

son. [...] Gide, par réflexe, se lança dans la chambre de sa femme pour la consoler de la perte de cette ami fidèle. Quand il trouva la pièce vide, [...] il se souvint, et il la pleura. » (p. 320). L'histoire est jolie mais la mort du cèdre date de... 1957<sup>1</sup>, soit quelques vingt années après la mort de Madeleine, et six après celle de Gide. L'invention n'est pas, là non plus, gratuite : participant du merveilleux des récits bibliques et des romans moyenâgeux, S. Ausseil nous montre le ciel se manifestant lors d'événements cruciaux.

La tempête, placée au moment de la mort de Madeleine, devient un signe divin, le signe du châtement. La mort du cèdre est donnée comme une vision apocalyptique de Cuverville qui s'écroulerait du fait de la mort de son occupante principale et Gide, tel un démon déchu, succombe enfin, en pleurs, sous le poids de ses fautes. Grâce à une grossière manipulation chronologique, S. Ausseil réussit ce tour de force de rendre la fin de son livre, qu'elle veut grandiose et édifiante, parfaitement grimaçante.

Au terme de ce compte rendu, le lecteur aura compris que nous aurions pu multiplier à l'envi les exemples d'ineptie, d'invéraisemblances, d'incohérences, de contradictions, d'absurdités et de sottises dont ce livre n'est pas émaillé, mais saturé. On peut à chaque page pêcher une bonne moisson d'erreurs et d'âneries, mais nous épargnerons la patience de ceux qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici. Nous avons déjà fait beaucoup trop d'honneur en y consacrant tant de pages et de temps à un livre pour lequel un mot (celui de Cambronne), en guise de compte rendu, aurait suffi.

Nous n'arrivons pas à comprendre comment un éditeur réputé a pu confier la rédaction de cette « biographie » à une personne aussi inculte, et surtout mal documentée que S. Ausseil. Si certaines erreurs que nous avons relevées ne sont pas manifestes pour les « non-gidiens », d'autres sont tellement criantes que n'importe quel directeur de collection un peu sérieux aurait immédiatement mis le holà à une telle entreprise. Sans parler du style et des énormités en fait de vocabulaire ou de syntaxe dont ce livre nous offre un bêtisier plus qu'abondant, n'importe qui aurait senti que ce ramassis d'anecdotes sans intérêt devait lasser le plus humble des lecteurs. L'anecdote peut être utile ou divertissante pour égayer un discours ou un exposé, mais ici, en l'absence de la moindre trame, ne demeure qu'une juxtaposition linéaire de minuscules événements centrés essentiellement sur la personnalité du «  *fils spirituel*  » (4<sup>e</sup> de couverture) de Madeleine Gide, comme si ce «  *cher fils*  » comme on le nomme à chaque page, était le personnage le plus important de Cuverville, au détriment des autres membres de la famille qui sont, soit évoqués avec beaucoup de désinvolture, soit singulièrement occultés. C'est oublier que l'aîné des Drouin, Dominique, conserva toujours avec son oncle Gide un contact affectif et intellectuel et fut l'héritier de Madeleine, que c'est lui « dont André et Madeleine furent parrain et marraine et qu'ils considéreront comme leur fils, [qui] mit un sceau de plus à [leur] entente<sup>2</sup> ». L'énumération de petits faits

1. Souvenir de Mme A.-M. Drouin, confirmé par la Mairie de Cuverville.

2. Auguste Anglès, *op. cit.*, t. I, p. 29. (Mais Anglès se trompe : Gide était bien le parrain de Dominique, mais la marraine était Mathilde Roberly.)

futiles et ennuyeux ne parvient pas à nous faire « sentir » l'atmosphère de Cuverville ni à nous faire approcher la personnalité de Madeleine Gide car S. Ausseil a le cœur trop sec pour faire dans son récit ressortir l'élément essentiel, au dire de tous les témoins, de cette atmosphère : une immense tendresse. Séjourner à Cuverville était un grand bonheur et de ce point de vue, l'évocation de S. Ausseil est une complète faillite : c'est sans âme. Le seul élément un peu intéressant du livre réside dans les photographies dont beaucoup sont inédites, mais même là, les légendes sont souvent fausses quant aux dates ou bien le nom de Gide ne figure pas alors qu'il est en bonne place sur le cliché. La malhonnêteté va vraiment très loin !

Si nous avons cité en exergue de cet article le livre de Jean Schlumberger, c'est bien parce que la « manie romanesque » qu'il redoutait de voir appliquée à l'histoire des époux Gide reste le gros travers du navet que nous servent les éditions Robert Laffont ; et aussi parce qu'il est la source principale de S. Ausseil qui l'a pillé de manière éhontée, jusqu'à même certaines têtes de chapitre (« La Rapidette ») mais sans le citer une seule fois. Il est trop facile de se servir d'un travail déjà bien mâché sans avoir l'honnêteté de reconnaître d'où vient la documentation. La moindre des élégances était d'avouer ces « emprunts », surtout puisqu'il s'agissait de prendre un contrepied. Le livre de Schlumberger est déjà ancien et de nombreux travaux, que S. Ausseil ignore superbement, qui se sont fait jour depuis, auraient pu permettre un éclairage nouveau ou en tout cas différent. La biographie de Madeleine Gide est encore à faire car cet essai ne mérite que les oubliettes.

Au moment où nous terminons cet article, nous apprenons la mort de Madame de Bonstetten. Elle avait été indignée par le livre de S. Ausseil et se réjouissait de se faire lire ces lignes que nous avions prévu de lui apporter. Le sort en a malheureusement décidé autrement ; qu'il nous soit permis de les dédier à celle que nous tenions pour une très grande dame qui avait notre admiration, notre estime et notre affection.

BERNARD MÉTAYER.

Je laisse au lecteur le soin de juger de cette biographie romancée, et aux spécialistes d'en relever les trop nombreuses inexactitudes. Pour ma part, je voudrais simplement attirer l'attention sur ceci, qui me paraît regrettable.

À la page 135, nous apprenons que la « minuscule » Maria van Rysselberghe (c'est beaucoup la rapetisser !) « était coiffée à la Jeanne d'Arc » : à aucun moment de sa vie, elle ne l'a été. L'auteur n'a-t-il pas fait une confusion avec Dorothy Bussy ?

À la page 241, nous apprenons que Gide a rencontré Élisabeth « à cette époque » (1921). Or, Gide la connaissait depuis qu'elle était enfant.

À la page 259 : « Elle ne la saura jamais [la vérité], j'espère ! s'exclame Gide qui bondit avec véhémence hors de son fauteuil. Ce serait terrible ! » Désolant, cette réaction physique si peu conforme à la nature de Gide...

Je peux comprendre l'intérêt de l'auteur pour Madeleine Gide, mais je me

demande si ce travail quelque peu bâclé, que je n'ai fait que parcourir, apporte un meilleur éclairage à la figure de Madeleine.

CATHERINE GIDE.

*Lettre ouverte à l'auteur*

Madame,

J'ai lu avec intérêt votre livre sur Madeleine Gide. Le processus de reconstitution d'une vérité historique n'est pas toujours facile. Vous avez choisi un style de récit romanesque où les sources documentaires sont supposées suffisamment fiables pour rester sous-jacentes.

Si les détails concrets de bien des scènes sont imaginés, si cela n'est pas strictement vrai, cela reste vraisemblable. Vous racontez une histoire plus que vous ne faites une biographie au sens classique. Soit.

Il est d'ailleurs probable que bien de ceux qui ont eu à en connaître, et qui sont encore de ce monde, trouveront à redire sur le fond et la forme de la reconstitution.

Par exemple, il me semblait bien que la phrase : « *j'aurai l'âme de ta vieille* », citée comme quasiment la dernière phrase de Madeleine à André, ait été prononcée bien des années avant.

Mais là où, et c'est l'objet de ma lettre, vous prenez une liberté complète avec la vérité, c'est dans le récit (pp. 253-4) que vous faites de ce qu'aurait été une lecture critique des *Thibault* de Roger Martin du Gard, faite par Gide à Cuverville même.

On y voit un André Gide en professeur de littérature épiluchant une copie d'apprenti écrivain, et se soldant par un « *à refaire* » dont aurait dû s'accommoder Martin du Gard. Avec, en prime, le détail complètement absurde de feuilles du manuscrit mises au panier au fur et à mesure.

On connaît depuis des années ce qu'ont été les rapports Gide-Martin du Gard à partir de nombre de témoignages directs (dont ceux de la « Petite Dame »), ainsi que de tout ce que les intéressés ont pu en écrire eux-mêmes, notamment dans leur correspondance.

D'une manière générale, ces rapports, au moment de l'élaboration de leurs œuvres romanesques, à partir de 1920 (pour Gide, *Les Faux-Monnayeurs*), étaient devenus totalement égalitaires. Ne se ménageant aucune remarque, approbation ou critique, mais avant tout en hommes de métier, en artisans de lettres confrontant sans trêve leurs points de vue, souvent divergents sur le fond et la forme mais toujours dans un grand respect l'un de l'autre. À cet égard, une scène telle que vous la relatez est proprement un non-sens historique. Voir sur tout cela la présentation par Jean Delay de leur correspondance.

Ils avaient suffisamment appris à se connaître pour savoir qu'ils ne pouvaient que s'enrichir de leurs différences, à condition de ne pas essayer de subordonner l'autre à ses propres vues. Et c'est ce qui, au travers de tous leurs différends, a conservé intacte leur amitié jusqu'au bout.

Concernant la genèse des *Thibault* (voir le livre de M. Garguilo), on sait très bien où et quand (à Clermont de l'Oise, en décembre 1920) Roger Martin du Gard

a lu lui-même le début des *Thibault*, ainsi que leur « fabulation générale », qui devait connaître bien des modifications importantes. Le premier accueil de Gide fut particulièrement chaleureux, et il est parfaitement absurde d'avancer qu'il aurait eu à « refaire sa copie ».

Est-ce que dans le souvenir du témoin dont vous faites état (Jacques Drouin), il n'y aurait pas eu télescopage avec d'autres scènes ? Un minimum de recoupements avec les sources vous aurait évité un tel contre-sens. Le roman biographique trouve ici sa limite. C'est dommage.

En vous priant, Madame, d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

SYLVESTRE GILLOIRE <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Texte communiqué par l'auteur à l'AAAG ainsi qu'au Centre International de Recherches sur Roger Martin du Gard de l'Université de Nice.